



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

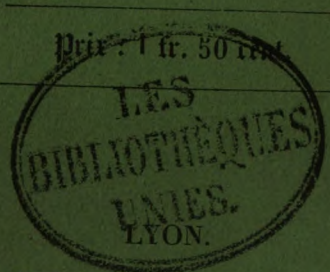
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

TA 631

VIE
 DE
SAMUEL KILPIN,
 PASTEUR,
 SUIVIE DE
 L'HISTOIRE D'UN ENFANT
 ÉCRITE PAR SON PÈRE.

—
 TRADUIT DE L'ANGLAIS.



CHEZ LAURENT, LIBRAIRE, PLACE ST-PIERRE.

PARIS,	GENÈVE,
RISLER, RUE DE L'ORATOIRE.	M ^{me} SUZANNE GUERS, LIBR.

♠
 1856.

80

VIE
DE SAMUEL KILPIN.

LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,
rue d'Amboise, 6.



Hicks sculp.

Rev. S. Kilpin?
Exeter.

SKilpin

VIE
DE
SAMUEL KILPIN,
PASTEUR.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.



LYON.

CHEZ LAURENT, LIBRAIRE, PLACE ST-PIERRE.

PARIS,
RISLER, RUE DE L'ORATOIRE.

GENÈVE,
M^{me} SUZANNE GUERS, LIBR.

⊕
1856.

VIE

DE

SAMUEL KILPIN.



Samuel Kilpin naquit à Bedford le 4 janvier 1774. Ses parents étaient d'une piété exemplaire. Son père, John Kilpin, fut pendant cinquante ans un membre actif de l'assemblée de fidèles qui se réunissaient dans une ancienne chapelle de John Bunyan (1), à Bedford. Pendant trente ans il remplit les fonctions de diacre avec zèle et fidélité; il gouvernait bien sa maison et

(1) Auteur du *Voyage du Chrétien* et d'autres ouvrages pieux.

ses enfants , et il était dignement secondé par sa femme dans ce devoir important.

Il eut dix enfants dont sept devinrent des pères de famille , et se souvenant avec reconnaissance de la manière dont ils avaient été élevés , la prirent pour modèle dans l'éducation qu'ils donnèrent à leurs propres enfants. Leur pieuse mère faisait de la loi de Dieu la règle de sa conduite , et usait de l'autorité qu'il lui avait donnée , comme devant en rendre compte un jour.

Les enfants, ainsi dirigés, offraient l'aspect d'une famille où règnent l'ordre, l'amour et l'activité : les parents étaient les amis et les confidents de leurs enfants ; un regard de désapprobation était pour ces derniers un châtiment sévère.

Tous les membres de cette famille

vraiment chrétienne, donnèrent de bonne heure des preuves de leur conversion à Dieu et crûrent en grâce à mesure qu'ils avancèrent en âge.

Aucun système d'éducation ne peut se comparer à ces exhortations journalières, comme moyen de former le caractère des jeunes gens. On leur enseignait aussi à respecter les serviteurs de Dieu, et à regarder comme un grand honneur d'être appelé à leur être utile, de quelque manière que ce fût.

Howard, le philanthrope, visitait souvent la famille. Samuel écoutait avec ravissement les récits de cet homme de bien.

Nous pouvons rapporter ici deux ou trois anecdotes de la vie du père de Samuel, qui firent sur le cœur de ce dernier une impression profonde. Son père était marchand de fer. Un noble

qui habitait dans le voisinage était une de ses meilleures pratiques. L'intendant de ce noble vint un dimanche matin chez John Kilpin, et lui dit avec un sourire ironique : « Avez-vous
 « peur du diable, Monsieur Kilpin ?
 « — Non, lui répondit cet homme
 « de bien, je n'en ai pas peur. — Eh
 « bien, voulez-vous me vendre quel-
 « ques articles aujourd'hui ? — Non,
 « je ne le veux pas ; c'est le jour du
 « Seigneur, j'adore et je crains le Sei-
 « gneur qui est le maître du Sabbat.
 « Demain, ce sera avec reconnaissance
 « que j'exécuterai les ordres de mi-
 « lord. »

« Eh bien, si vous ne voulez pas
 « me servir aujourd'hui, vous ne me
 « servirez ni demain ni aucun autre
 « jour. »

L'intendant se retira fort en colère.
 Ce fait resta gravé dans la mémoire

des enfants de John Kilpin ; et c'est avec plaisir que nous ajouterons que le noble en ayant été instruit , redoubla d'intérêt pour cette famille.

Un soir que son père traversait une rue , il fut renversé par un homme ivre , qui le fit tomber dans un égout. Voilà ta place , John Bunyan , lui dit l'ivrogne , faisant allusion à la chapelle qu'il fréquentait.

L'homme de bien se releva avec calme et de retour au milieu des siens leur raconta ce qui lui était arrivé , ajoutant que l'honneur de porter un pareil nom , était plus grand que l'injure.

L'anecdote suivante montre les heureux effets qu'eut la fermeté chrétienne de sa mère sur le jeune cœur de Samuel : Un petit garçon , à peu près de son âge , l'engageait à venir se promener avec lui. Le petit Samuel ré-

pondit : « Il faut que je demande d'abord permission à maman. — Pour moi dit le petit garçon, j'obtiens tout ce que je veux de maman en pleurant! — Ma mère ne ressemble pas à la tienne, répondit le petit Samuel ; si je lui demande de cette manière je suis sûr qu'elle ne me laissera point aller, et je serais malheureux si je sortais sans le consentement de ma mère. » Puis relevant sa petite tête, il ajouta d'un air fier : « Je vous assure que j'ai la meilleure mère du monde ! » Combien de tels sentiments ont d'influence sur le cœur des enfants ! La mère, sans être vue, avait entendu toute cette conversation ; elle embrassa son fils, lui permit la promenade champêtre, et le cœur plein d'émotion fit avec ardeur cette prière :

« Seigneur, bénis cet enfant. »

Comme la vie de M. Kilpin fut en-

tièrement consacrée au service de son Dieu et de son Sauveur, on aime à remonter à l'époque où il commença à servir le Seigneur, et on aime à discerner les premiers indices de la grace qui lui fut donnée d'en-haut ! Quelques-uns de ses souvenirs d'enfance étaient écrits sur la marge d'une grosse Bible.

Il dit dans une de ces notes : « Je me souviens d'avoir reçu des impressions religieuses très vives à l'âge de quatre ans. »

« En jouant un jour avec mon frère je l'appelai Fou, et je me souvins aussitôt du verset 22 du chap. v de saint Matthieu: *Quiconque dira à son frère Fou, sera punissable par la Géhenne du feu.* Mes premières et mes plus fortes convictions ont été produites par ce passage et par le souvenir de cette circonstance.

« J'avais environ six ans et je lisais dans les hymnes de Watts, ces mots :

« Et celui qui appelle son frère ,
« Fou est en danger de périr dans la
« Géhenne. »

« Je m'écriai : « je suis donc perdu ! »
et fort en colère contre Watts, je jetai
son livre au feu.

« A l'âge de sept ans on me donnait la boutique à garder. Un jour un marchand de joujoux passa devant la boutique en criant : « Des petits agneaux ,
« très jolis , très blancs , à un sou la
« pièce ! » Dans mon ardent désir d'en avoir un , je m'oubliai complètement et prenant un sou dans le tiroir je fis mon emplette. Ma mère me demanda comment je m'étais procuré cet argent. J'élu dai la question par une espèce de mensonge.

« On mit l'agneau sur la cheminée et on l'admirait. Pour moi sa vue me

causait une angoisse inexprimable. Ces paroles : « Tu ne déroberas point , tu ne mentiras point , » résonnaient continuellement à mes oreilles et dans mon cœur. Mon esprit était enveloppé de ténèbres , le sentiment de ma faute m'accablait ; je me retirai dans un grenier à foin (je vois encore l'endroit) , et là je priai , je suppliai Dieu de me pardonner pour l'amour de Jésus-Christ. Bientôt après je quittai le grenier , transporté de joie , parce qu'il me fut donné de croire et de m'appliquer ce passage : *Tes péchés, qui sont en grand nombre, t'ont été pardonnés.* Je rejoignis ma mère , je lui dis ce que j'avais fait , je lui demandai pardon et je brûlai l'agneau , tandis qu'elle pleurait de joie de me voir repentant. »

C'est de cette époque qu'il data sa conversion ; dès-lors sa volonté et ses

affections se tournèrent vers le Sauveur. Dans un autre endroit il dit : « J'avais un peu plus de treize ans ; c'était le 4 décembre 1787, il y a quarante ans, je fus invité à assister à une communion de méthodistes. C'était M. Jen Kins qui prêchait : mon ame reçut de profondes impressions. Je pourrais écrire un volume sur ce sujet ; je me contente de dire que depuis ce jour je me regardai comme un pauvre pécheur racheté, un enfant de Dieu. »

Sa sœur, plus jeune que lui, fut convertie à la même époque. C'est elle qui raconte ce qui se passa le soir de ce jour là.

« A neuf heures et demie, dit-elle, j'entendis frapper à ma porte ; c'était mon frère Samuel ; il entra d'un air fort agité, en criant : Mon père, ma mère, pouvez-vous pardonner à votre

fils rebelle ? Il se mit au lit , mais il ne pouvait pas dormir , je lui portai un peu d'eau . Il me remercia et dit : Je crains qu'il ne vienne un temps où je demanderai en vain quelques gouttes d'eau (1) . On aurait pu dire à nos parents , cette nuit là , le salut est entré dans votre maison(2) . Nous étions très attachés l'un à l'autre , nous avons les mêmes sentiments . Après le salut de mon ame , je ne désirais rien tant que le salut de mon cher Samuel , et je priais Dieu de me l'accorder .

« Jamais , non jamais je n'oublierai cette soirée ; elle portera ses fruits dans l'éternité . Pendant un an Samuel fut en proie à de terribles combats , et son esprit en souffrait tellement que la paix était bannie de son cœur , elle

(1) Luc. XVI, 24.

(2) Luc. XIX, 9.

n'y rentra que lorsque Christ se fut révélé pleinement à son ame angoissée. Tous ses amis chrétiens l'engagèrent à se déclarer membre de l'église, ce qu'il fit bientôt après. C'est alors qu'il se mit avec joie à l'œuvre de son Maître. Il y eut un réveil des plus réjouissants dans l'église. Bientôt mon frère réunit autour de lui vingt à trente jeunes gens. Oh ! combien de douces réunions de prières et de bonnes conversations nous eûmes avec notre cher ministre. Dieu commença dès-lors à bénir pour la conversion des ames les efforts de mon frère. Plût à Dieu que l'on vît beaucoup de chrétiens travailler avec la même ardeur que lui pour une si bonne cause ! »

Ici s'arrête le récit de la sœur de Samuel Kilpin. Son caractère aimable, et sa gaieté faisaient vivement regretter sa société à ses amis et à ses connais-

ces mondaines. Quelque temps après, il se sentit pressé du désir d'annoncer cet Évangile qu'il avait reconnu être la puissance de Dieu pour le salut de son ame : cette pensée l'occupa tellement que sa santé en souffrit. Il considérait de la manière la plus sérieuse la responsabilité du saint ministère et pensait qu'on ne devait y entrer qu'avec une vocation bien clairement manifestée. Après plusieurs mois passés en prières ferventes et en combats, il était tellement agité qu'il lui arrivait, comme il l'a raconté lui-même, de se prosterner sous des arbres et de prier Dieu avec larmes de le délivrer de son désir.

Mais il croyait toujours recevoir pour réponse : *Malheur à moi si je n'évangélise pas ; c'est la charge qui m'a été commise* (1). Enfin, avec

(1) 1 Cor. IX, 17, 18.

une profonde humilité et un entier renoncement à lui-même, se reposant sur la force du Seigneur, il se mit à examiner le sujet avec calme. Il désirait avec ardeur le salut des âmes. L'église l'encouragea et l'invita à faire usage des dons qu'il avait reçus pour le saint ministère.

La première fois qu'il se hasarda à expliquer un texte, ce fut à un pauvre villageois.

« Je prêchai (dit-il) environ trois minutes sur Matth. XXVI, 40.

« Dans une assemblée de prières à Ustoro, j'essayai pour la première fois de parler en public sur ces paroles : *Venez et écoutez, vous tous qui craignez le Seigneur, et je raconterai ce qu'il a fait pour mon âme.* »

« Dans cette occasion, le Seigneur tout-puissant et tout bon se saisit de

moi pour convertir un vieillard , qui donna des preuves évidentes du changement de son cœur. »

Ainsi encouragé , M. Kilpin , âgé d'environ dix-neuf ans , consentit avec joie à entrer au collège de Bristol.

Il s'y distingua par son activité , son zèle et sa piété. Il gagna la confiance et l'estime de son professeur , le docteur Ryland , pour lequel il avait beaucoup de respect et d'affection ; celui-ci discerna bientôt en lui un ardent désir du salut des ames , et prédit qu'il serait fort utile dans l'église du Seigneur.

Après avoir passé cinq ans auprès du docteur Ryland , M. Kilpin fut invité par l'église baptiste de Leominster à en devenir le pasteur , et il accepta.

Il venait d'entrer dans la carrière du ministère évangélique , lorsque des

circonstances peu importantes en apparence , changèrent entièrement la manière de prêcher qu'il avait adoptée au collège. Il avait l'habitude d'écrire presque en entier ses sermons , et , en les débitant , il consultait son manuscrit.

Il visita quelques parties du pays de Galles , emportant avec lui plusieurs de ses sermons ; des réunions immenses se formaient pour l'entendre. On lui dit qu'on n'aimait que les prédications faites d'abondance. Il n'y était pas préparé ; en resserrant il parvint à diminuer le volume de ses notes. Il les plaça adroitement dans sa Bible ; mais un fort accès de toux, vint, à son grand désappointement , agiter la feuille qu'il voulait cacher , et un courant d'air l'envoya voltiger sur les têtes de ses auditeurs. Après une courte prière , il dit d'un ton enjoué :

« Eh bien ! nous implorerons un secours plus puissant. » Ceci plut tellement à l'assemblée, qu'il s'en fallût peu qu'elle ne fit un cri de joie. M. Kilpin recueillit ses pensées, et prononça un discours qui fut béni.

Le souvenir de cette scène servit à lui prouver qu'il ne devait pas laisser échapper l'occasion de gagner des âmes, sous prétexte qu'il n'était pas préparé. Quand Dieu nous appelle à remplir un devoir, il nous rend capables de nous en acquitter.

M. Kilpin racontait encore une anecdote fort amusante au sujet de sa tournée dans le pays de Galles. Étant devenu chauve de bonne heure, il avait adopté l'usage, alors en vogue, de se poudrer le front. Il portait aussi un anneau au doigt; c'était comme souvenir d'un ami. Un jour, paraissant avec ces ornements

devant un humble auditoire auquel il prêcha , il remarqua un air de froideur dans l'assemblée. Un ministre du pays monta en chaire après lui , et prononça un discours très animé contre l'imitation du monde. M. Kilpin eut la mortification de l'entendre mentionner comme des exemples de cette faiblesse , les fronts poudrés et les anneaux au doigt ! Il vit clairement qu'il avait déplu.

Sans s'arrêter à considérer combien peu ce discours était propre à édifier , M. Kilpin résolut à l'instant même , d'ôter la pierre d'achoppement ; cela ne lui fut pas difficile. Il passa son mouchoir sur son front , et tout en badinant allait tirer de son doigt l'anneau , cause du scandale , quand ces bonnes gens , touchés de ces preuves d'un vrai christianisme , se pressèrent autour de lui , et

lui serrèrent la main avec tant de force , que l'anneau fut plié et qu'il eut bien de peine à achever son sacrifice.

Durant son excursion dans le pays de Galles , un violent orage l'ayant forcé de chercher un abri dans une chaumière , la bonne hôtesse rassembla du mieux qu'elle put les cendres chaudes de son foyer pour le sécher et le réchauffer : c'était le soir. Il entendit de faibles gémissements dans la chambre voisine. En ayant demandé la cause , il apprit qu'une vieille femme , la mère de ses hôtes , était selon toute apparence à ses derniers moments. Il entra dans sa chambre. Apprenant qu'il était ministre , elle le reçut comme un envoyé de Dieu qui venait pour la consoler et l'aider à traverser la vallée de l'ombre de la mort. Elle venait justement de deman-

der à Dieu , disait-elle , de lui accorder un secours semblable.

Les deux ou trois générations dont se composait la famille furent bientôt réunies et présentèrent un coup-d'œil dont rien ne peut égaler la douceur. Les paroles de paix qu'il leur adressa parurent être bénies pour plusieurs membres de cette famille Galloise.

Il devait prêcher quelques dimanches de suite à ce qu'on appelle communément un auditoire de gens comme il faut. « Une dame de haut rang dit qu'elle pensait que M. Kilpin changerait son style ordinaire. Il répondit immédiatement : Changer mon style pour plaire à des pécheurs du monde ! à Dieu ne plaise que je fasse une pareille injure au Saint-Esprit ! c'est sur le Saint-Esprit seul que je compte pour voir mon ministère accompagné de quelque bénédiction. »

M. Kilpin prêchait souvent au milieu des obstacles et des persécutions au péril de sa vie. Un jour, quelques jeunes messieurs détachèrent un gros chien, et l'ayant mené dans la salle où il tenait une réunion de villageois, l'excitèrent cruellement contre le prédicateur qui était debout au milieu de la chambre. Le chien entra, disposé en apparence à suivre les ordres de son maître, mais l'air de bonté du prédicateur et la douceur de sa voix parurent l'arrêter. Le pauvre animal se voyant caressé, se coucha tranquillement aux pieds de son nouvel ami, et s'y tint jusqu'à ce qu'il eût fini.

M. Kilpin avait en général chez lui plusieurs étudiants et quelquefois deux ou trois fils de notables des environs dont il surveillait l'éducation. La plupart de ces jeunes gens ont prouvé

qu'ils étaient animés du même esprit que leur maître , et sont devenus d'utiles ouvriers dans la vie du Seigneur.

Peu de temps après qu'il fut entré dans ses nouvelles fonctions , il épousa Miss Wyke , qui habitait Eton près de Leominster. Il eut de ce mariage quatre enfants , dont trois moururent en bas âge.

Voici de quelle manière il racontait quelques années plus tard , à un ami, la naissance et la mort de ses trois enfants aînés :

« A mon premier mariage je désirais avoir des enfants. J'en eus quatre; le premier ne vécut que quelques instants. Les premiers jours qui suivirent cette perte , je n'étais plus un homme , j'étais comme un insensé , et je ressemblais bien peu à un chrétien. Le quatrième jour , pendant que

je pleurais, j'eus l'esprit frappé de ce passage de l'Écriture (1) : « Pourquoi pleures-tu ? pourquoi ne manges-tu pas , et pourquoi ton cœur est-il si triste ? ne te vaud-je pas mieux que dix fils ? » Je me prosternai devant Dieu et je revins à la raison. - Notre Sauveur me pardonna. Je prêchai le lendemain sur ce texte , et depuis lors il ne m'arriva jamais plus de murmurer. En moins d'un an j'eus une petite fille ; elle mourut au bout d'un mois. Je craignais pour la mère , mais ce passage de Job , chap. 1 , v. 21 : « L'Éternel l'avait donné , l'Éternel l'a ôté , que le nom de l'Éternel soit béni , » me revint et me consola , et je ne poussai pas une plainte. Environ un an après nous eûmes une autre fille ; elle vécut assez pour nous ré-

(1) 1 Samuel , 1 , 8.

jouir par son joli babil. Un jour qu'elle courait à la porte du salon au devant d'une personne qui l'aimait beaucoup, la porte s'ouvrit au même instant et la renversa en arrière. L'épine du dos fut froissée par la chute. Les remèdes employés pour la guérir furent inutiles. Le lendemain je la trouvai changée ; je la montai dans sa chambre et la posai sur son lit ; elle me repoussa , détourna la tête et expira. Nous fûmes presque anéantis par ce coup ; ma chère femme ne s'en remit jamais. Je prêchai sur : I Samuel chap. III , v. 18. « C'est le Seigneur, qu'il & fasse ce qui lui semblera bon ! » Je pleurais souvent, mais je pus ne pas murmurer.

Les épreuves me donnèrent des années d'expérience pour la prédication, et furent plus bénies pour moi que toutes mes études. Deux ans après, na-

quit mon cher Samuel. Il nous fut donné en réponse à nos prières , et je n'en ai jamais joui qu'avec cette pensée.

Il dit dans une note de son journal :
Le 25 octobre 1812 , je prêchai mon premier sermon à Exeter , sur ce texte : « Car je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Le Seigneur bénit ce début par la conversion d'une personne , qui depuis quinze ans glorifie Dieu en travaillant avec activité à l'avancement de son règne.

Aussitôt que M. Kilpin eut acquis quelque connaissance de l'état général de la ville , il résolut de s'établir dans un quartier que l'on disait être habité par quelques-uns des habitants les plus dépravés. L'église confiée aux soins de M. Kilpin croissait rapidement,

et il ne se donnait aucun relâche dans ses travaux.

Après avoir loué une maison dans le quartier le moins estimé de la ville, il afficha à la porte un avis ainsi conçu :

« Lecture et prière tous les matins de
 « huit heures à huit heures et demie.
 « Les voisins, de quelque rang qu'ils
 « soient, sont invités à y assister. Pré-
 « dication le vendredi soir. »

Le lendemain, l'avis était couvert d'un grand placard conçu en termes impies et profanes.

Ses amis le pressaient de renoncer à son projet, mais au lieu de s'abattre il fut encouragé. Il ajouta deux ou trois chambres à celle qu'il avait destinée au culte, en disant que le démon avait peur pour son royaume.

Cet événement attira l'attention, et augmenta l'auditoire de M. Kilpin ;

plusieurs personnes se convertirent ; leur changement fut si visible , que quelques-uns de leurs voisins s'en aperçurent et en furent irrités ; mais plusieurs de ceux qui étaient venus dans l'intention de se moquer, retournèrent chez eux touchés.

M. Kilpin avait une affection particulière pour les enfants , un talent très remarquable pour les instruire, et il en était aimé. Qu'il fût dans sa maison, dans la rue ou quelque autre part , à Exeter, ou en voyage , il était toujours entouré de quelques jeunes gens. Il les aimait pour l'amour du Sauveur.

Le principal objet de sa correspondance était l'œuvre à laquelle son Maître l'employait. Comme presque toutes ses lettres et autres écrits sont sans date, il eût été difficile de les publier dans un ordre exact ; mais on a tâché,

autant que possible, de les classer d'après leur contenu (1).

PREMIÈRE LETTRE.

Au docteur Ryland.

Nous n'avons pas un moment de relâche depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

Ma santé est bonne.

Parmi ceux qui s'assemblent dans ma maison, beaucoup sont amenés à la connaissance du salut.

J'ai transformé une belle salle à manger et une chambre contiguë en une chapelle domestique, mais qui ne suffira pas longtemps au nombre des

(1) Ces lettres ont été adressées à plusieurs amis qui ont permis qu'elles fussent publiées dans ces Mémoires.

auditeurs ; je prêche tous les matins à environ soixante enfants. Il y vient aussi quelques voisins , et j'instruis trois différentes classes de jeunes gens par semaine. Après midi , de trois à cinq heures je fais des visites ; à sept heures , tous les soirs ; excepté le samedi , on commence le service.

Il m'a fallu beaucoup de renoncement pour m'habituer à vivre comme je le fais, mais je ne crois pas que sans cela j'eusse jamais pu m'établir solidement à Exeter. On ne peut pas dire que j'aye trop de luxe , ni que je visite les riches aux dépens des pauvres ; non , non ; Dieu soit béni , je suis au dessus de cela. Je visite les uns et les autres dans leurs afflictions et pour leur parler du salut de leur ame. Quand j'ai lu et prié dans un endroit , je vais dans un autre. Quarante personnes ont été ajoutées à l'église et au mois d'a-

vril prochain j'espère que dix autres
le seront, etc,

Priez, cher frère, pour votre indi-
gne et affectionné,

Samuel KILPIN.

DEUXIÈME LETTRE.

A un Ami.

2 Mai 1815.

Monsieur et respectable ami,

Votre lettre et celle de mon excel-
lent ami le docteur, m'ont fait sauter
de joie. Je m'écriai devant mes élèves:
à présent je veux persévérer à vivre
de foi, et je bâtirai sur mon propre
terrain une petite chapelle pour les
pauvres. Après avoir remercié le Sei-
gneur de sa bonté, je courus vers ma
propriétaire; elle me répondit d'un
ton insolent qu'elle avait été élevée
dans l'église anglicane, et qu'elle ne

donnerait pas un liard pour construire une chapelle. J'allais me fâcher, mais je me souvins que celui qu'elle avait le plus insulté, la supportait. La chose en reste là et pour le moment j'ai perdu mon procès; peut-être l'ennemi dirait-il en secret : Où est maintenant ton Dieu ? S'il le fait, je lui répondrai : notre Dieu est au ciel; le chemin s'ouvrira devant nous, et l'on reconnaîtra que cela vient de Dieu; mais c'est ainsi que le Seigneur en agit avec moi; il m'ouvre le chemin et je m'y précipite; alors il le ferme, pour me montrer qu'il veut bien m'employer, mais que je ne dois être que son instrument : toutefois il me donne des jouissances continuelles, et me maintient habituellement dans un état de calme. Il faut que je fasse encore une remarque.

J'ai acquis la certitude que plus mon cœur désire ardemment la gloire de

Dieu seul, plus je sens clairement la part que j'ai moi-même au salut. Quant aux assemblées qui concernent les missions intérieures, nous en avons tenu deux. J'ai prêché sur ce texte d'Esaië : « Il ne se trompera ni ne se précipitera point, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les îles s'attendent à sa loi (1). » Mon but était de montrer la gloire de l'œuvre du Sauveur, et la certitude de son accomplissement. J'en ai conclu que nous pouvons entreprendre toutes choses pour sa gloire, attendant qu'il nous bénira, et que jusqu'à ce que toute la terre soit remplie de la connaissance de son évangile, nous ne devons nous relâcher ni dans nos efforts ni dans nos prières. Je répondis en moi-même : pour ce qui concerne mes

Esaië, chap. XLII, v. 4.

chers enfants , je me suis presque épuisé de fatigue , et j'ai été obligé de renoncer à m'en occuper pendant quelques jours. Ces chers petits sont venus , mais ils ont trouvé les portes fermées. Ils sont revenus le lendemain ; mauvaises nouvelles, M. Kilpin était plus malade. Quelques-uns s'en retournèrent chez leurs parents , pleurant et disant : « A présent , nous n'aurons plus personne qui prie pour nous ; nous n'aurons plus de prières. » Grace à Dieu , je suis beaucoup mieux maintenant. J'ai fait quarante milles en voiture la semaine dernière , et j'ai tenu plusieurs réunions ; j'ai prêché trois fois hier , et j'ai fait à pied quatre milles et demi , aujourd'hui je me sens mieux encore , sauf une légère fatigue ; se fatiguer *au service* de Dieu , c'est un délire. Mes traités circulent continuellement , et j'en ai un bon nombre main-

tenant. Là, j'ai été voir une pauvre femme alitée; « Eh bien, Monsieur, me dit-elle, j'ai prié tous les jours. »

J'ai deux agents, l'un à la ville et l'autre à la campagne, qui prêtent des traités et qui s'en entretiennent avec ceux qui les acceptent. Je ne doute pas qu'on ne puisse faire beaucoup de bien dans les villages. J'ai loué un local à sept milles de distance, pour le prix de sept livres st. par an (175 f.). J'ai en vue plusieurs villages où je me propose d'établir des écoles du dimanche.

TROISIÈME LETTRE.

Au même.

12 Mai 1817.

Mon très cher Monsieur,
 Votre précieux paquet est arrivé sain et sauf; j'en ai lu et relu le con-

tenu avec des sentiments que je ne saurais vous exprimer. J'ai lu quelques portions de votre lettre à M^{me} Kilpin et à Samuel. Nous ne pûmes rien nous dire pendant quelque temps, mais nous rendîmes grâces à notre Père céleste, et nous nous exprimâmes sur le compte de notre ami, dans des termes que je ne puis pas répéter de peur qu'on ne me soupçonne de flatterie.

Veillez accepter mes sincères remerciements. La chère enfant à qui vous envoyez la Bible, l'a reçue avec des larmes de joie. Elle vous écrira quelques lignes.

Si je ne puis pas avoir une chapelle ici, il faudra que je fasse le service dans la cour. Hier au soir ma maison était toute pleine, et un côté de la maison ne suffira pas pour contenir l'assemblée du matin. On a entendu

un petit enfant dire à genoux : « Bon
 « Sauveur, ramène M. Kilpin, ne
 « permets pas qu'il s'en aille ; Sei-
 « gneur, bénis-le ! » Il en est de même
 des réunions de prières, et pour la
 saison où nous sommes, j'en ai eu bien
 plus chez moi qu'à l'ordinaire.

Je ne puis pas vous donner de dé-
 tails sur les enfants, excepté sur celui
 qui est mort presque subitement pen-
 dant mon absence ; il n'a été malade
 que cinq heures. Le petit garçon as-
 sistait régulièrement et quelque temps
 qu'il fit, aux prières du matin. Il y a
 huit mois environ qu'un dimanche,
 sa mère voyant que ses souliers étaient
 usés ne voulut pas le laisser venir
 chez moi. Il demanda de venir : « Tu
 « ne peux pas y aller, lui dit-elle, tu
 « n'as pas de souliers. — Des souliers,
 « Maman ! s'écria-t-il vivement ; le bon
 « Dieu ne regarde pas aux souliers ;

« c'est au cœur qu'il regarde, M. Kilpin l'a dit. » Il prit ses vieux souliers et vint nous joindre en courant. Il y a deux mois qu'il se réveilla à une heure de la nuit, en disant : « Oh Maman ! j'ai oublié de faire ma prière, que faut-il que je fasse ? — Fais-la dans ton lit, mon enfant, on ne voit pas clair. — Quoi ! faire sa prière au lit, c'est de la paresse, M. Kilpin l'a dit. » En disant cela il se jeta à bas du lit et fit sa prière. Cinq jours environ avant sa mort étant en parfaite santé, il dit à sa mère : « Maman, croyez-vous que j'irai au ciel quand je mourrai ? — Je l'espère, mon cher enfant. — Et moi aussi, dit-il. » La mère reprit : « Mais j'espère que tu ne mourras pas encore. — Vous n'en savez rien, » répondit-il d'un air très sérieux. Trois ou quatre jours après, il revint de l'école à cinq heu-

res , se plaignit de malaise , se coucha , et à dix heures il était mort.

L'habitude de réunir les enfants le matin, et de les renvoyer chez eux avec des traités et des livres , a produit un très bon effet sur les parents. Un homme et une femme vinrent un jour me dire : « Quand à nous , Monsieur , nous n'avons aucune inquiétude à l'égard de nos ames , et nous n'y pensions même pas jusqu'à ce que nos enfants , étant venus chez nous , nous racontèrent ce que vous leur disiez , et nous apportèrent ces tous petits livres. Mon mari me quitta un dimanche soir et me dit en revenant : « J'ai été entendre M. Kilpin ; je n'avais jamais entendu parler de pareilles choses , j'y retournerai. » Il revint en effet, et ne savait pas trop ce qu'il devait faire , mais il disait : « Nous ne faisons pas bien. — Comment

donc , lui répondit-elle , nous valons bien autant que nos voisins. — Ah ! pourtant , nous avons négligé l'ame de nos enfans ! — Bah ! » fut la réponse de la femme. Quand revint le dimanche soir , elle dit à son mari : « Je voudrais bien entendre cet homme là , si tu voulais rester avec les enfans. » Elle revint chez elle plus mal à son aise et plus tourmentée que son mari. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis un an et demi, ils viennent toujours à la maison de Dieu avec tous leurs enfans ; ils ont engagé leur vieux père à les accompagner , et il est maintenant très sérieux. Ces deux personnes , le mari et la femme , n'avaient jusqu'alors jamais entendu parler de religion.

Ils se sont assis avec nous à la table du Seigneur , avec six autres personnes ; voilà des fruits de mes

travaux qui réjouissent mon ame.

J'ai fait tous les efforts possibles pour avancer le règne de Dieu dans les villages des environs, et j'ai demandé du secours à mes amis.

Mais pour ce qui concerne mes pauvres enfants, je n'ai que vous pour m'aider. La plupart des personnes pieuses, semblent considérer les ames des enfants comme indignes de leur sollicitude chrétienne. Je n'oublierai jamais ce que fit une bonne femme qui priait et visitait les pauvres ; elle fut appelée auprès de la mère d'une petite fille qui était mourante. Quand elle eut considéré froidement cette pauvre petite créature, la mère lui dit : « Voulez - vous prier avec ma fille ? » Elle répondit, en s'approchant de la porte pour s'en aller : « Oh ! non, ce n'est qu'un enfant. » La pauvre petite sortit sa tête de dessous la

couverture, et s'écria avec le peu de force qui lui restait : « Oui, je suis un enfant, mais j'ai une ame ? » Quel reproche ! Que dirait de ces personnes-là, celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point ? » Notre bon Sauveur pleura sur Jérusalem. Il s'indigna une seule fois, non contre ceux qui lui crachaient au visage, non contre ceux qui lui disaient des injures, ni contre Pierre qui le renia, ni contre Judas qui le trahit, ni contre Pilate qui le condamna, ni contre les Juifs qui le crucifièrent ; mais contre ses disciples, parce qu'ils ne voulaient pas qu'on lui amenât des enfants.

« Ne les empêchez pas », leur dit-il. Il se réjouit une fois, et pourquoi ? Était-ce parce que les démons lui étaient soumis ? Non. Était-ce parce que les anges le servaient ? Non ;

mais parce que les enfants criaient Hosanna ! « Entends-tu ce que disent ceux-ci ? Oui dit-il, il est écrit : Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des enfants et de ceux qui tettent (1). »

Dimanche matin ma maison était remplie. Je demande avec toujours plus d'ardeur au Seigneur de pouvoir obtenir une chapelle du genre dont je vous ai parlé dans cette partie de la ville ; plus les difficultés augmentent, plus ce projet me paraît sage et utile. Le Seigneur nous ouvrira lui-même un chemin. Cher Monsieur, accordez-nous le secours de vos prières : « Si deux personnes s'accordent à demander quelque chose en mon nom, dit le Seigneur, elle leur sera accordée. »

On a diminué mon revenu de dix

(1) Math. chap. XXI, v. 16.

livres st. (250 fr.) par an ; cela diminuera nécessairement de dix livres mes moyens de faire du bien.

Quant à Samuel et sa mère, ils doivent s'en remettre comme moi à la bonne Providence. S'il plaît à Dieu de me rappeler à lui, il faut qu'ils apprennent à compter comme je l'ai fait, sur le Seigneur.

QUATRIÈME LETTRE.

Au même.

8 avril 1818.

Je n'aurais pas besoin de contracter aucune obligation pécuniaire, si je n'employais mon revenu qu'à mes propres dépenses et à celles de ma famille, mais tout mon embarras vient des dépenses extraordinaires que nécessitent mes travaux au milieu des malheureux. Il faut que je visite le galetas

du pauvre et la chaumière de l'affligé, et il faut que je leur tende une main secourable, en leur montrant que mon cœur sympathise avec leurs infortunes ; je ne puis voir un être sur le point de mourir, sans qu'il me vienne à l'idée quelque médicament qu'il faut que je me procure à tout prix.

J'ai besoin de quarante capotes et quarante chapeaux pour mes petits garçons, et d'autant de manteaux et de chapeaux pour mes petites filles, mais j'ai peur que cela ne dépasse tout-à-fait nos ressources. Je vous ferai part de mon plan quand je l'aurai mûri.

Je crois vous avoir raconté qu'un de mes chers enfants disait à Betty, notre servante : « Est-ce que le Seigneur habitera dans la nouvelle maison ? » Voulant dire par là : y aura-t-il des prières le matin ? Depuis lors,

ce pauvre enfant a été bien malade de la petite vérole, et il me fit dire qu'il ne pouvait pas venir. « Voilà la cloche qui sonne, disait-il en pleurant dans son lit, et je ne puis pas sortir ? »

Une jeune personne vint me voir, il y a environ six mois, et me dit qu'elle aimerait avoir quelques traités. Je lui en donnai quelques-uns ; elle me les rendit deux ou trois jours après, sans les avoir lus. Je lui en offris d'autres et j'ajoutai : « Il faut prier en les lisant, sans quoi ils ne vous feront aucun bien. » — Je ne prierai pas, se dit-elle à elle-même, je ne l'ai jamais fait. Cependant ces paroles : Il faut prier, la frappèrent. Depuis quatre mois elle prie. Aujourd'hui elle m'a dit que toutes choses étaient devenues *nouvelles* pour elle. Elle a ajouté : « J'étais perdue, mais grâce

à Dieu, j'espère en Notre Seigneur Jésus Christ. » Voilà l'effet des traités.

A M^r J. P. B.

5 septembre 1818.

La providence de Dieu procura à M. Kilpin, d'une manière tout-à-fait remarquable, l'acquisition d'un jardin où il y avait plusieurs vieux hangars ; M. Kilpin y construisit une chapelle, y établit une école, un lieu de culte, et une petite maison pour lui et sa famille.

Dans cette entreprise, il fut dirigé d'une manière toute providentielle ; il reçut peu à peu les fonds qui lui étaient nécessaires, et il en dut une grande partie à ceux qui, quelque temps auparavant, s'opposaient à ce qu'il voulait faire.

Le fils de M. Kilpin était le compa-

gnon et l'aide de son père dans tous ses travaux ; il partageait ses chagrins et ses joies ; ils se réjouissaient ensemble de l'ouverture de la nouvelle chapelle qu'ils nommèrent le petit Béthel.

Mais quand tout paraissait terminé, le bâtiment construit , le jardin mis en culture , et la maison prête à recevoir les habitants , la mort survint. Elle frappa d'abord le fils de M. Kilpin , jeune homme plein de vie et de santé , puis son épouse chérie.

Le fidèle serviteur , affaibli par la maladie , séparé de son épouse et de son enfant , leva ses yeux baignés de larmes vers celui qui a dit : « En moi « réside ton secours (1).

Il décrit cette scène d'épreuve dans une lettre à un ami , écrite en 1821. Après avoir parlé de ses trois autres

(1) Osée , XIII , 9.

enfants , il parle en ces termes de la mort récente de sa femme et de son fils :

- Au moment où mon cœur s'inquiétait de savoir quelle profession je ferais suivre, mon fils me dit : Papa , dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures (1).

- Trente-six heures après il était dans l'une de ces demeures. Il est mort à l'âge de douze ans et onze mois. Ses dernières exhortations furent abondamment bénies pour un jeune homme qui suivait l'école du dimanche , et qui ne lui survécut que de quelques semaines. Mon cher enfant était autant mon ami que mon fils ; sa mère fut enterrée seize jours après lui.

Vous voyez que j'ai bu abondamment de l'eau d'amertume ; mais le souvenir a tout adouci , et maintenant

(1) Jean, XIV. 2.

je puis dire que toutes ces épreuves sont les plus grandes bénédictions que j'aie reçues.

Père Céleste, tu ne m'as pas envoyé une épreuve de trop, pas une qui fût inutile, et toutes ont été dispensées avec amour. C'était surtout l'image de son Père Céleste que j'aimais dans mon cher Samuel.

M. Kilpin écrivait dans les termes suivants à un ami, au moment où il venait d'éprouver cette double perte :

« Ah! mon cher Monsieur! comment vous instruire de mon malheur? Mon cher Samuel, qui m'aidait à bâtir la chapelle, et qui prenait une part si active à cette œuvre, vient de m'être enlevé! Sa pauvre mère aussi a été frappée, et maintenant, cher Monsieur, elle n'est plus! Je suis seul. Celui qui pleura pendant qu'il était sur la terre, me dit que je puis pleu-

rer puisque je les aimais. Mon ame est soumise ; je ne voudrais pas les rappeler à la vie. Trois choses me consolent ; je n'ai aucun doute sur leur salut ; je n'en ai aucun sur le mien ; et je suis sûr que tout est pour notre bien ; mais, cher Monsieur, priez pour moi. »

Dans une lettre à la même personne, il ajoute : « Mon cher Monsieur, mon cher fils devait vous donner beaucoup de détails, mais que vous écrirai-je, maintenant que ce cher enfant n'est plus ? J'ai l'intention de mettre par écrit l'histoire de sa conversion qui est très remarquable.

« Je n'avais jamais douté de la sagesse, de la bonté ou de l'amour de Dieu ; je l'adore et je le bénis. Non, non, tout est bien. Mais mon cœur est profondément affligé et déchiré, et je suis presque anéanti sous le poids

de cette épreuve. Priez, oh priez pour moi ! mon cœur est brisé. »

« La chapelle a été ouverte le jour de Noël de l'année 1818. Je prêchai sur le verset 6. du psaume CXXVI. « Celui qui porte la semence pour la mettre en terre , ira en pleurant, mais il reviendra avec chants de triomphe quand il portera les gerbes. » Je fis la remarque que ce texte sacré était pour moi , non seulement parce que c'était la parole de Dieu , mais aussi parce que c'étaient les paroles dont notre bon Dieu s'était servi pour la conversion de celui, qui en ce jour avait dû , ce semblait , être un de nos auditeurs et faire entendre sa douce voix au milieu de nous ».

Après la mort de sa femme et de son fils , M. Kilpin consentit à visiter ses parents et amis à Bedford et à New Port-Paganel. Les membres de sa

famille étaient fort unis entr'eux , et son cœur affligé trouva de grandes consolations dans leur société.

La lettre suivante fut écrite après la mort de sa femme et de son fils, pendant le séjour qu'il fit à Newport , et sa première visite à sa famille.

A M^r J. P. T.

Newport , Mars , 1819.

« L'entrevue avec mon cher frère et ma chère sœur O** fut déchirante. Après quelques moments de silence , ma chère sœur me dit d'une voix douce et tremblante : « L'Éternel l'avait donné , l'Éternel l'a ôté. » Mon frère ajouta d'une voix émue , « C'est l'Éternel ! » Je ne répondis que par mes larmes. Comme j'allais me reti-

rer dans ma chambre et prenais congé de ma sœur, elle se jeta dans mes bras en s'écriant : « Oh ! mon frère, il me semble que ç'en est plus que je ne puis supporter ; cependant nous le supporterons ».

« Au bout de quelque temps, je m'abandonnai au sommeil, cette image fidèle du repos de la tombe, et après une nuit passable je revis la lumière du matin, douce image de la résurrection. Je vis le soleil, image aussi du soleil de justice, se lever et chasser complètement les ténèbres ».

« Il en sera ainsi quand nous entrerons dans le monde à venir, quand tous les péchés et toutes les douleurs auront cessé pour toujours, et que la mort sera obligée de rendre les êtres chéris qu'elle nous a ôtés. »

« Vendredi matin, beaucoup de visites, beaucoup de larmes et beaucoup

de preuves de sympathie ; avec la grâce de mon Dieu j'ai pu arriver au bout de la journée. J'ai promis de parler aux chers enfants de l'école, dimanche prochain et de prêcher deux fois ».

Samedi. — « Je me suis levé avec l'esprit un peu inquiet ; cependant j'avais reposé. J'ai rejoint la famille à l'heure du culte. Dans l'après-midi je suis allé à cheval à Olney. Je suis entré en tremblant dans la maison de mon cher ami , qui avait perdu sa fille. Elle m'était presque aussi chère qu'à lui. Cette entrevue était presque au dessus de mes forces ; comment l'ai-je supportée ? Mais il n'est pas possible que le chrétien succombe quand son Dieu le soutient. Je m'étais à peine remis qu'il vint une autre personne qui avait aussi des épreuves à raconter , et nos larmes recommen-

cèrent à couler. La mort lui avait enlevé un fils de treize ans qu'elle chérissait. Il avait été indocile et méchant, mais il fut convaincu de péché, et après qu'il eut été angoissé pendant quelque temps, son ame fut guérie, et il mourut en chantant les louanges de Jésus et de sa grace. Après avoir adressé plusieurs exhortations excellentes à ses jeunes amis, il fit son testament et mourut en se confiant à l'amour de son Sauveur. « Ah ! Monsieur », s'écria son père, « votre site a été entre les mains de Dieu l'instrument de son salut. » Quand on ouvrit son testament on y trouva un legs; tout ce qu'il possédait il demandait qu'on l'employât à acheter des livres, et qu'on les distribuât parmi les pauvres. »

Dimanche matin. — « Bienheureuse matinée que celle qui vit le Sauveur

se lever vainqueur de tous ses ennemis, et se préparant à monter vers son Père et notre Père, et nous assurant de notre justification, et de notre entrée dans la gloire ! J'ai prêché aux enfants ; il y en avait cent quarante et environ une vingtaine de jeunes gens, qui regardent comme un honneur de consacrer leur temps à ce service religieux. Que vous êtes heureux, mes jeunes et chers amis ! Ah ! puissiez-vous contempler le Sauveur que vous annoncez, puissiez-vous ne pas ressembler aux hommes qui aidèrent à bâtir l'arche, et qui périrent dans les eaux ; puissiez-vous ne pas ressembler aux vierges folles, qui virent l'époux et qui n'entrèrent pas dans la salle du festin du Seigneur ! Les jeunes gens paraissaient fort touchés. J'ai prêché encore l'après-midi sur ce texte : « Tu as fait du bien à

ton serviteur (1). » J'ai rendu un témoignage sincère à cette vérité. Le soir j'ai prêché sur ces paroles : « Il enverra du ciel et me délivrera (2). » Voilà l'emploi de ce dimanche ».

Lundi. — « J'ai mieux passé cette journée que je ne m'y attendais. Il y a aujourd'hui trois mois que le corps de ma chère femme fut déposé auprès de ce fils qui lui était si cher. Dormez, restes chéris, bientôt celui dont le cœur saigne à cause de vous, cessera de verser des larmes et viendra mêler sa poussière avec la vôtre ».

Mardi. — « J'ai encore prêché. Oh! combien d'ames immortelles qui reçoivent avec avidité les paroles de celui qui apporte de bonnes nouvelles! La chapelle était toute pleine, et le Sei-

(1) Psaume XIX, 65.

(2) Psaume LVII, 3.

gneur y était aussi, attendant pour faire grace. Un grand nombre ne sortirent qu'après m'avoir exprimé leur tendre affection. C'était comme à Exeter un regard affectueux ou au moins un signe de tête. Je vous ai quittés, chers amis, sans vous serrer la main; ce n'était pas indifférence de ma part.

Après avoir séjourné quelque temps auprès de ses parents, M. Kilpin se remit à l'œuvre avec de nouvelles forces de corps et d'ame, comme le prouvent ses lettres de ce temps.

A un ami.

28 avril 1819.

L'argent n'a de prix à mes yeux qu'autant que je puis l'employer à des actes de bienfaisance; je me suis engagé à donner soixante chapeaux de

filles et quarante-huit de garçons pour le jour de la Pentecôte. Il faut que je fonde une école de travail pour les petites filles, ce qui ne peut se faire pour moins de trente liv. par an, car la maîtresse doit être une personne respectable. Je ne serai content que lorsque les garçons en auront aussi une. Si vous vouliez, cher Monsieur, me servir de soutien afin que l'œuvre réussît ! Il faut commencer à bâtir, allez en avant avec courage, laissant à l'œuvre le soin de se recommander elle-même ; et tout ce qui aura été offert à Dieu par la prière réussira. Il bénira toute chose faite pour sa gloire et pour le bien de ses créatures.

« Je n'ai point de livres et très peu de traités. J'en ai distribué douze cents dans mon dernier voyage ; partout dans les diligences les passagers m'en demandaient ».

Mon ame a repris des forces , mais je suis souvent accablé de tristesse. J'ai bien besoin de vos prières. Quand je rentre chez moi , que je me mets dans mon cabinet à travailler , je suis gai ; mais il n'y a plus personne au coin de mon feu , point de femme pour m'encourager , point d'enfant pour me réjouir. Tâchez de venir le dimanche de Pentecôte.

Au même.

Cher Monsieur ,

Si l'amour de Christ ne nous presse pas , nous ne ferons jamais beaucoup ni pour Dieu ni pour nos semblables. Au milieu de l'indifférence mortelle qui règne autour de nous , ceux même à qui l'on voudrait pouvoir être utile , ne paraissent pas se soucier des bienfaits

qu'on leur offre. Moïse eut besoin de plus de patience pour supporter les enfants d'Israel que pour supporter Pharaon et toute l'Égypte ; ils lui donnaient plus de peine encore. Quelquefois je me dis à moi-même ; eh bien , si les gens veulent absolument périr, qu'ils périssent ! mais ensuite je me dis aussi : que serais-je devenu si le Seigneur m'avait traité ainsi ? J'ai été très souffrant aujourd'hui , et je n'ai pas pu me réunir au troupeau : je pleurais , je sentais ma solitude , mais j'étais heureux en pensant que la cause de Dieu se soutiendrait lors même que je viendrais à mourir ».

M. Kilpin eut toujours fort à cœur de faire observer strictement le jour du Seigneur. Dans les environs d'Exeter il vit plusieurs des tristes effets de la violation de ce saint jour , et il faisait tous ses efforts pour arrêter le

torrent du mal. Dans la famille de M. Kilpin on s'y préparait dès le samedi soir, invitant les voisins à se rendre dans la petite chapelle, pour y disposer leurs âmes à célébrer convenablement le dimanche, en s'élevant au-dessus des soins et des soucis du monde présent.

L'extrait suivant tiré d'une lettre écrite à la même époque que les précédentes, nous donne une idée de la manière dont M. Kilpin employait le dimanche au service de son divin Maître.

« Hier j'étais dans mon cabinet à six heures ; je tins une réunion à sept. Je prêchai à dix heures à South Street. (1) A deux heures je prêchai pour la seconde fois. Je distribuai la cène, puis je congédiai l'auditoire ; et je tins

(1) Église de M. Kilpin.

une assemblée d'église. Je prêchai à six heures à un auditoire tout aussi nombreux et aussi attentif. J'eus ensuite un entretien particulier avec un jeune homme. Graces à Dieu , je me sentais aussi bien portant le soir que le matin. »

Il y avait dans sa petite chapelle des réunions très intéressantes de ses jeunes auditeurs.

La lettre suivante rend compte de l'une de ces réunions.

Mon cher Monsieur ,

« J'aurais bien aimé que vous fussiez ici. J'avais pris pour texte : Maintenant donc , mes petits enfants , demeurez en lui. » (Jean , chap. 21. 28.) Je commençai ainsi : « Mes chers enfants , vous voilà tous réunis pour m'entendre prêcher ; mais je crois

que nous ferons bien de changer de plan ; ce sera vous , chers enfants , qui m'instruirez. Attention , donc, regardez-moi tous et n'ayez pas peur.

« Dites-moi ce que signifie ce mot *lui* dans le texte ? » Vingt voix à la fois : « Jésus-Christ, Monsieur. » Oui, c'est vrai, leur dis-je, c'est bien cela ; c'est ce nom si précieux que nous devons tous aimer , n'est-ce pas ? Cent bouches à la fois , « Oui, oui, oui. » « Oui, nous devons tous l'aimer , mes chers enfants. C'est lui qui est le grand ami des Écoles du Dimanche , le Patron de toutes les Écoles ; Lui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Ah ! mes chers enfants , représentez-vous que lorsqu'il disait cela , notre Seigneur Jésus était debout au milieu du peuple , et les mères venaient à lui avec leurs petits enfants dans leurs bras , comme vos mères le

font aujourd'hui, et leur désir était de les apporter à Jésus-Christ. Les disciples leur disaient : « Emportez-les, n'importunez pas le Maître; » mais notre bien-aimé Sauveur disait : *Laissez venir à moi les petits enfants*, etc. Mais, dites-moi ce que veulent dire ces paroles, les petits enfants? » Le silence qui suivit cette seconde question prouvait qu'il y en avait qui ne savaient pas répondre; d'autres qui auraient voulu parler, mais qui avaient peur. A la fin, un des plus jeunes répondit : « Les petits enfants, c'est nous tous, Monsieur. »

Troisième question. « Que veut dire ce passage : Demeurer en Christ? — « Croire en lui et continuer à aller à lui. » « C'est très bien; non pas prier quelquefois, non pas venir quelquefois à la chapelle puis dans d'autres moments dire des mensonges. Mais

qu'est-ce que la foi en Jésus-Christ ? La foi en Jésus-Christ est une grâce qui sauve, par laquelle nous nous reposons sur lui seul pour notre salut, ainsi qu'il s'offre à nous dans l'Évangile. C'est donc là ce qu'on appelle croire, n'est-ce pas ? Et ne pouvons-nous être sauvés sans cela ? Cinquante voix « non, non. » « Quelqu'un peut-il citer un passage de l'Écriture qui le prouve ? » « Celui qui ne croira point sera condamné. » (Marc. XVI, 16.) » Bien, mon enfant, mais que cela est effrayant ! Qu'est-ce que Dieu veut que nous fassions, pour éviter la colère et la malédiction qui nous sont dues à cause de nos péchés ? Dieu veut que nous croyons en Jésus-Christ, que nous nous repentions de nos fautes, et que nous profitons avec empressement des moyens par lesquels Christ nous com-

munique les bienfaits de la rédemption. Il nous est dit que lorsqu'il paraîtra nous lui seront faits semblables. Regardez-moi bien tous. Est-ce que Jésus-Christ a déjà paru une fois ? » Cent voix : « oui, oui. » — « Comment ? » — « Comme un enfant. » — « Pourquoi ? » Vingt voix. « Pour sauver les enfants, Monsieur. »

« Est-ce que le Seigneur Jésus-Christ reviendra ? » — « Oui, oui. » — « Comme la première fois ? » — « Non. » — « Comment reviendra-t-il ? » — « Avec puissance et avec gloire, » répondit sans hésiter un des enfants. — « Qui viendra avec lui ? » — « Les saints anges. » — « Que viendra-t-il faire ? » — « Il viendra juger le monde. — « Oh ! mes enfants, que ce jour là sera terrible ! Qu'est-ce qui sera fait aux méchants en ce jour-là ? Les méchants sortiront de leurs

tombeaux et ils seront condamnés pour l'éternité à des tourments inexprimables avec le diable et ses anges ! Mais que deviendront les justes ? Ils seront publiquement reconnus et acquittés, et seront rendus parfaitement heureux dans leur corps et dans leur ame, par la pleine jouissance de Dieu pendant toute l'éternité. »

Tous les maîtres et inspecteurs des Écoles du Dimanche étaient présents. Nous étions vingt et un à prendre le thé, et après avoir chanté et prié nous nous séparâmes. On distribua quatre cents gâteaux. La journée finie, je me sentais complètement épuisé. »

Les travaux que M. Kilpin entreprit à cette époque, sont décrits dans la lettre suivante adressée à un autre ami, au mois de juillet 1819.

« Je crois qu'il y a plusieurs choses qui vous feraient plaisir ici ; notre ami

*** a été content à plusieurs égards. Mais il n'y avait encore que des boutons et point de fleurs. Oh ! combien mon cœur jouissait de voir ces chers enfants chercher Dieu avec ardeur ! La circulation des traités a produit une très bonne impression sur les parents ».

« Notre quartier a éprouvé un changement que vous auriez peine à croire. Le service du matin m'a peu à peu chassé de mon cabinet dans le vestibule, du vestibule dans la salle à manger, de la salle à manger dans la chambre à côté, et maintenant nous avons une petite chapelle. Hier nous y avons célébré trois services. Un ami a prêché pour moi deux fois à l'autre chapelle : toutes deux étaient remplies à ne pouvoir pas respirer. Après-midi je rassemblai les écoles et nous réunîmes trois cents enfants. Le soir la

chapelle était pleine d'auditeurs attentifs. »

La lettre se terminait par des instances adressées à la personne à qui M. Kilpin écrivait et qu'il ne connaissait pas , pour qu'elle vint voir ce qui se passait. Elle vint , et vit dans le petit établissement de M. Kilpin ce qu'elle n'avait jamais vu. Il en résulta entre eux une liaison et une affection qui ne furent interrompues que par la mort du fidèle serviteur de Christ. L'ami de M. Kilpin fut très frappé de l'influence que M. Kilpin exerçait sur les groupes d'enfants qui l'entouraient ; on voyait toujours qu'il existait entre lui et le plus petit de ces enfants une affection particulière.

Dans une autre lettre écrite quelque temps après , il dit :

Mon cher ami ,

« Selon le désir de mon cœur, une école dans la semaine pour l'instruction religieuse des enfants , s'est établie et réussit. Je suis si constamment occupé à l'œuvre de Dieu , qu'il me reste peu de temps à donner à ma douleur. Les travaux du ministère , le besoin urgent que nous éprouvons de la surveillance d'une femme, et le sentiment douloureux que me fait éprouver ma solitude , m'ont déterminé à chercher une compagne. Le choix est fait , j'ai la ferme confiance qu'il a été dirigé par mon Père Céleste. L'année prochaine , Dieu voulant , j'espère avoir de nouveau un aide ».

« Un célèbre lutteur , très mauvais sujet , est venu ce soir à la réunion ,

dans le dessein d'y recueillir quelque chose qu'il pût raconter au cabaret ; de retour chez lui il s'est mis à prier ! »

Un homme d'un caractère aussi aimant que M. Kilpin ne pouvait pas rester longtemps seul. Ses projets de bienfaisance souffraient aussi beaucoup de l'absence de cette coopération qu'il ne pouvait attendre que d'une femme. Il adressa à Dieu de ferventes prières pour cet objet. Il crut voir clairement la volonté de Dieu , et après un intervalle de temps convenable il se maria. Ce mariage fut béni. Monsieur et Madame Kilpin semblaient vraiment nés l'un pour l'autre, et comme aucun soin maternel ne réclamait l'attention de madame Kilpin, elle pouvait secourir son mari dans toutes ses entreprises de charité.

Plusieurs extraits des lettres de M. Kilpin prouvent combien cette

union le rendait heureux, et combien il était reconnaissant envers Dieu. Mais par respect pour les sentiments de Madame Kilpin qui lui a survécu, on n'entrera pas dans plus de détails à cet égard. Elle regarda toujours comme un privilège de le seconder dans ses œuvres de foi et d'amour, tandis qu'il trouvait en elle un conseiller judicieux et un précieux appui à l'heure de l'épreuve. Pendant sa douloureuse maladie, elle le soigna avec une affection et un zèle difficiles à décrire.

Après un voyage à Londres pour affaires, il écrivit en ces termes à un ami :

« J'ai repassé les souvenirs de mon voyage et je suis confondu d'admiration pour la bonté de Dieu. Si j'en avais pu prévoir les difficultés, le cœur m'eût manqué ; mais le Dieu que nous servions m'a assisté tous les jours.

Partout j'ai obtenu ce que je demandais ; partout , en général , nos dimanches ont hautement manifesté l'amour de Dieu pour nous ».

« J'espère que je pèse toutes choses à la balance du Seigneur , et quoique j'aie reçu autant de grâces temporelles que personne , elles n'ont de charmes pour moi qu'autant qu'elles me ramènent à Dieu , ou m'aident à le servir. Je ne désire pas avoir un seul schelling qui ne soit pas consacré à Dieu. Pendant mon dernier voyage, j'ai vu des riches et des pauvres , j'ai vu l'opulence et la grandeur , et je vois qu'ils ont la même valeur aux yeux de Celui qui pèse toutes choses ; il a fait le riche , et il a fait le pauvre,

Depuis plusieurs années, M. Kilpin avait distribué des traités avec beaucoup d'activité. Quoiqu'il ne fût pas en correspondance directe avec la So-

ciété mère, il avait vu de nombreux exemples de l'utilité de cette institution. Aussirésolut-il dans l'automne de 1819, de consacrer la chambre qui devait être le cabinet du fils qu'il avait perdu, à un dépôt des publications de la Société des Traités religieux. Il se chargea d'en surveiller la vente sans attendre aucune rétribution, rassemblant des souscriptions de la même manière qu'au dépôt de la Société mère.

A cette époque, la Société des Traités avait à peine un comité auxiliaire dans les Comtés de l'ouest. M. Kilpin dirigea cette œuvre avec son zèle accoutumé et son infatigable sollicitude, et il la continua jusqu'à la dernière année de sa vie. Il y eut un temps où la vente fut considérable et donnait beaucoup à faire à M. Kilpin. Il réussit à établir plusieurs Sociétés auxi-

liaires , et visita plusieurs parties de l'Angleterre à différentes époques , pour parler en faveur de l'institution.

En 1821, le Comité fit afficher une grande quantité de traités en forme de placards , aux murs des maisons , des comptoirs et d'autres lieux , afin d'en expulser les pernicieux écrits qui s'y trouvent ordinairement. Il n'y avait aucune partie de l'Angleterre où cela fût plus nécessaire que dans l'ouest , et M. Kilpin offrit , avec son énergie habituelle , de prendre des mesures pour répandre vingt mille placards. La bénédiction divine reposa sur la lecture de ces placards , et on a tout lieu de croire que ces feuilles furent la cause de la conversion de plusieurs individus.

Plusieurs personnes dans d'autres parties de l'Angleterre ayant entendu parler des travaux de M. Kilpin , fu-

rent poussées à faire la même chose.

La Société des Traités religieux lui fut toujours chère ; il y trouvait surtout sa joie , parce qu'il était évident que le bien qui en provenait était l'œuvre de Dieu et non de l'homme. Voici ce qu'il écrit à ce sujet. « Dans la distribution des traités, toute la gloire est à Dieu ; nous pouvons avoir la plus grande assurance que cette œuvre continuera. »

M. Kilpin eut de nombreuses occasions d'être utile aux parents, en prêtant des traités aux enfants qui venaient assister à son culte domestique du matin. En voici un exemple :

Une femme active et respectable , mais ignorant tout à fait le chemin du salut, avait un mari adonné à l'ivrognerie, qui rentrait rarement à jeûn chez lui ; leurs trois enfants , dont l'aîné avait neuf ans, venaient le matin à la prière

chez M. Kilpin et recevaient des traités depuis plusieurs semaines. Les parents lurent ces traités et s'imaginèrent que M. Kilpin connaissait toutes les particularités de leur vie. A la fin, la mère dit au petit garçon : « Comment se fait-il, Jean, que M. Kilpin choisisse ainsi les traités qu'il vous donne? — Mais, maman, répondit l'enfant, il nous les distribue très rapidement et ne les choisit jamais pour personne. » L'étonnement n'en fut que plus grand. Un jour l'enfant dit à sa mère : « Maman, viens donc entendre M. Kilpin ce soir. » D'autres avaient essayé de l'engager à y aller, mais en vain ; l'enfant y réussit. Quand elle revint, elle dit que le ministre lui avait fait plaisir, et elle retourna l'entendre un autre jour. Cette fois le Seigneur fit pénétrer sa parole dans son cœur et elle commença à prier. Il y a un an

que cela est arrivé, et maintenant elle a été reçue membre de l'Église; elle est pleine de piété. Son mari fut touché par la lecture des traités : il était presque fâché qu'on les leur envoyât et ne pouvait néanmoins s'empêcher de les lire.

M. Kilpin avait un jour engagé les enfants à ne pas se mettre au lit avant d'avoir prié, et les parents remarquèrent que depuis ce moment leur fils aîné, au lieu de se coucher pour dire ses prières, les disait hors du lit. Une fois ils s'aperçurent qu'il se tenait tout à fait tranquille après s'être mis au lit, et voulurent en savoir la raison; le plus petit garçon répondit que Jean priait pour son père. Celui-ci demanda à Jean ce qu'il disait à Dieu pour lui : « Je ne sais ce que je dois dire, » répondit Jean, « mais M. Kilpin dit que nous devons prier pour papa

et voici comment je prie : O Seigneur, fais que papa ne s'enivre pas ! » Ceci rendit le père attentif, il fut ému, s'informa sérieusement de la voie du salut et maintenant il prie pour lui-même et pour les siens. Il suit régulièrement le culte public, et ne s'est pas enivré depuis neuf mois. Il rentre chez lui chaque soir pour faire la lecture à sa femme. « Oh ! Monsieur, » dit-elle, « c'est à présent que nous savons ce que c'est que le bonheur ! » Les enfants sont élevés convenablement et quelques-uns de leurs voisins viennent aussi écouter la Parole.

M. Kilpin se servit pendant quelque temps d'une autre manière d'intéresser les enfants ; il permettait à ceux qui venaient chez lui le matin d'écrire sur du papier un verset à leur choix, puis rassemblant tous les versets copiés il en tirait quelques-uns

au hasard , sur lesquels il faisait quelques remarques convenables au sujet.

Les lettres suivantes ont rapport aux travaux auxquels il se livrait dans ce temps.

« Je ne dois rien à personne et n'ai point de besoins qui ne soient proportionnés à mes revenus ; je viens donc vous demander que ces 10 livres sterl. (250 fr.) puissent être regardées comme la première contribution pour l'école de garçons. Je les ai mises à la caisse d'épargnes ainsi que deux livres données par un autre ami. Cette école ajouterait à mes occupations, mais j'aime à faire beaucoup pour mon Maître. En ce moment nous sommes aussi occupés dans notre heureuse habitation que les abeilles le sont en été. J'oubliais de vous dire que nous avons établi une bibliothèque pour les en-

fants et que j'ai augmenté ma provision de livres à vendre. Je crois que nous verrons par les effets, que cette œuvre vient de Dieu. Je bénis Dieu, me disant que quoique nous ayons à présent beaucoup de soucis, personne sur la terre n'a plus raison que nous de louer le Seigneur pour ses bienfaits spirituels et temporels, joints à l'espérance de la félicité éternelle. Ma chère femme et moi n'avons qu'un même cœur; nous travaillons, nous prions, nous pleurons, nous chantons ensemble.

« Chaque jour nous prions et attendons avec foi que nous puissions établir un asile pour des orphelins, et une institut pour élever les fils et les filles de pasteurs pauvres et former quelques prédicateurs de village. Mes amis trouvent quelquefois ces projets chimériques, mais mon Dieu me dit

que jusqu'ici je ne suis pas poussé par l'enthousiasme.»

A un autre ami.

« Cher Monsieur, nous avons eu une réunion spéciale de prières pour implorer la bénédiction de Dieu sur l'ouverture d'un lieu de culte à Saint-Thomas ; il y a dans cette paroisse près de 4,000 habitants et 600 enfants qui ne sont point instruits ; l'évangile n'y est point prêché, il n'y a point de maison de réunion, et seulement une petite église. Vous me demandez si j'ai vu quelque preuve récente de conversion parmi les enfants ? L'autre jour j'entrai dans la chambre d'un enfant âgé de onze ans, qui était fort malade, et je lui demandai ce qu'il préférait, de vivre ou de mourir ? Ah ! me répondit-il, j'aimerais mieux mourir, je ne crains pas la

mort , car j'espère aller au ciel; si je restais sur la terre, je craindrais de pécher de nouveau. Je vous aime , Monsieur; j'aime ma mère , mais j'aime encore mieux Christ; il est mort pour les pécheurs et il a dit : « Venez à moi , vous tous qui êtes travaillés. » Ainsi , lui dis-je, tu n'as aucune crainte de la mort? non , dit-il , je prie Jésus.

Rien ne peut engager cet enfant à négliger ses devoirs religieux.

Qu'est-ce que toutes les jouissances de la vie, comparées aux charmes que je trouve dans ce misérable grenier, où je vois ce faible enfant , mon fils en la foi , appuyé sur le sein de son tendre bergerr Je me trouve honoré de conduire cette jeune ame au grand Ami des enfants; et personne , ô cher Sauveur, ne ravira cette ame de ta main ! Au grand jour de la résurrection , lorsque Dieu viendra compter

les triomphes de sa grâce, on reconnaîtra qu'un bon nombre de ces petits agneaux ont été amenés au bon berger en ce lieu-ci. Ce sont là de plus grands triomphes que tous les triomphes de formidables guerriers, et je me trouve plus honoré et plus heureux en présentant ce pauvre enfant racheté par le sang de Christ, au pied du trône de notre Père, qu'un général victorieux entouré d'honneurs. »

Voici un autre exemple de ses exhortations aux Ecoles.

Après avoir expliqué ce beau passage de Jean Bunyan où Satan est représenté jetant continuellement de l'eau sur un feu qu'il est incapable d'éteindre, il leur dit : « Comment cela se faisait-il, » mes chers enfants?—C'est Monsieur, parce que le Sauveur était là sans qu'on le vît et qu'il entretenait le feu avec de l'huile sainte. »

Il venait chez M. Kilpin des visiteurs de pays , de caractères et de rangs divers , qui tous étaient l'objet de ses prières et de sa tendre sollicitude. Ses chambres étaient sanctifiées par la lecture de la parole de Dieu et par la prière ; il consacrait des jours entiers au jeûne et à l'oraison , et il avait fait une liste de ses amis et de leurs familles, afin de les recommander journellement à son Dieu. Souvent il y ajoutait un nouveau nom , mais il n'en effaçait aucun. Quand M. Kilpin avait formé une liaison intime avec quelqu'un , il n'était pas probable qu'elle dût jamais être rompue : il fut fidèle à ce plan jusqu'à la fin de sa vie. Un ou deux jours avant sa mort , il dit qu'il était si faible qu'il ne pouvait prier pour chacun des amis pour lesquels il priait habituellement.

Son cabinet était ouvert de onze à une heure pour tous ceux qui avaient à lui parler. Il portait une attention constante aux besoins temporels des pauvres ; car il savait que c'était un moyen de leur communiquer aussi des biens spirituels. Voici comment il rend compte à un ami de l'un de ses plans pour secourir les pauvres :

« L'hiver vient, et bien des gens ici risqueront de mourir de faim.

On m'offre à acheter des couvertures à très bon marché, pour 10 livres sterlings (250 f.) et j'ai envie de les acheter pour les prêter aux indigents ; j'en prêterais une ou deux, selon les besoins, depuis décembre jusqu'à mars, à condition qu'on me les rendît propres ; je ferais marquer les couvertures pour qu'on ne pût pas les vendre. Je me trouverais heureux, étant moi-même à l'abri du froid,

d'aider ainsi quelque enfant de Dieu.

Un de mes amis me dit que si je puis collecter 3 livres sterlings, il répondra du reste. Ne pourriez-vous pas m'aider en ceci? Celui qui revêt les lys de la vallée, pourrait aussi bien revêtir les pauvres; mais il a voulu les confier à nos soins. Celui qui dit : « Si ton ennemi à faim, donne lui à manger, » a dit aussi : Ne manque point d'ouvrir ta main à ton frère, à l'affligé et au pauvre. »

Il paraît, d'après une lettre qu'il écrivit plus tard, que le plan pour les couvertures put être exécuté.

La lettre suivante est datée du 12 juillet 1822 : » Ma très chère sœur, notre Dieu est aux Cieux, il a fait ce qui lui a plu. La mort des Saints est précieuse aux yeux du Seigneur. L'anxiété et la joie d'une mère à la naissance de son enfant sont peu de-

chose en comparaison de la joie du Seigneur quand ses élus quittent ce monde pour se joindre aux rachetés qui sont dans les Cieux très hauts. La séparation de l'ame d'avec le corps n'est confiée à aucune autre main qu'à la sienne. Le Sauveur les reçoit et les présente à son Père et à leur Père, à son Dieu et à leur Dieu. C'est lui qui les fait asseoir auprès d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et des esprits des justes rendus parfaits ; c'est lui qui les introduit au milieu des joies avec lesquelles ils étaient déjà familiarisés dans ce monde. Oui, ma chère sœur, vous et vos sœurs et ma mère bien-aimée, vous pouvez vous réjouir toutes à la pensée que celui qui vous fut si cher a échappé maintenant à tout ce qui pourrait l'affliger ; il n'est plus exposé aux souffrances que nous pouvons être appelés à supporter. Il

n'éprouvera plus de fatigue, ses yeux ne verseront plus de larmes. »

Il était rare que M. Kilpin fit une visite de cérémonie ; mais il regrettait beaucoup qu'on manifestât si peu le désir de visites pastorales. Quelquefois au moment d'aller chez quelqu'un pour la première fois, il gémissait sur la difficulté qu'il y avait à entamer un sujet de conversation qui eût rapport à la religion.

Les notes suivantes font voir quel intérêt vif il prit toujours au bien-être éternel des enfants.

« Je n'oublierai jamais l'éclair de joie que firent pénétrer dans mon ame les dernières expressions de mon cher petit neveu. Il me dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas. « Voilà de douces paroles, n'est-ce pas, mon oncle ? — Il expira au moment même. »

M. Kilpin était un homme très ponctuel, et l'on ne se rappelle pas que dans le cours de son ministère il ait jamais manqué l'heure fixée. Comme il ne faisait jamais attendre son auditoire, il commençait le service à l'heure précise.

Une dame de haut rang vint un jour chez lui pour lui dire qu'elle croyait qu'il était de son devoir de lui raconter ce qui lui était arrivé plusieurs années auparavant.

Un dimanche, étant dans la rue, elle vit plusieurs personnes entrer dans un passage où elle les suivit et se trouva bientôt dans la chapelle de M. Kilpin. Elle l'entendit prêcher et trouva de l'intérêt au sermon. Aussitôt après, elle quitta l'Angleterre et entra dans un couvent en France pour finir son éducation avec quelques-unes de ses jeunes amies. Pendant qu'elle

était là on employa toute sorte d'arguments pour la convertir à la religion catholique. « Mes amies se laissèrent persuader par ces arguments, me dit-elle, « mais votre discours, Monsieur, qui n'est pas sorti de mon esprit, a toujours été un préservatif pour mon ame, quoique j'aie été exposée à bien des pièges au milieu de ma famille ». M. Kilpin lui indiqua des livres qui devaient lui faire du bien, et la recommanda avec ferveur à Dieu pendant qu'elle était prosternée et répandait d'abondantes larmes.

C'était le goût constant de M. Kilpin de passer de la retraite du cabinet à la chaire.

« Il faut, disait-il, que mon propre cœur soit réchauffé par le soleil de justice, avant que je m'adresse aux cœurs des autres. »

Il disait souvent : « J'ai prêché au-

jourd'hui en m'appliquant à moi-même ce que je disais , et j'ai été humilié jusque dans la poussière. J'ai trouvé une divine lumière dans le sujet que j'ai traité , quelque soit le profit qu'en aient tiré les autres. » Il s'écriait fréquemment le dimanche après quatre ou cinq services publics : « Jamais le sang du Sauveur ne me paraît aussi précieux qu'à la fin d'un tel sabbat. Je me baigne dans cette fontaine. Seigneur , pardonne-moi les péchés mêlés à mes saints travaux. Ah ! comme j'aime travailler pour toi , mon bien-aimé Seigneur ! »

Après avoir entendu un respectable ministre prêcher sur les récompenses du Ciel , il fit cette observation : « Mon Père Céleste me récompense si largement sur la terre dans l'exercice de mes humbles fonctions , que je ne puis m'attendre à aucune

autre récompense. Je trouve tant de bonheur dans l'accomplissement de ma tâche, que je crois devoir remercier celui qui m'emploie ainsi». Alors s'arrêtant sur le mot *Récompense*, il disait que ce mot était en désaccord avec ses sentiments.

Après avoir entendu un ministre qui prêchait comme s'il était décidé à gagner des ames à Christ, il dit : « J'ai porté envie à mon frère ce soir ; je suis bien sûr que Dieu lui donnera de gagner des ames ; le Saint Esprit a accompagné sa prédication. Oh ! combien je souhaitais d'être à sa place et animé du même esprit ! » Il avait un tel amour pour les ames, que lorsqu'en se promenant, il voyait des maisons nouvellement bâties, il aimait à calculer combien d'êtres immortels chaque demeure pouvait contenir, et comment on pourrait leur faire du bien

par la prédication , en priant pour eux, en leur prêtant des livres ou des traités , ou en leur rendant quelque service temporel. Et en général lorsqu'il remarquait dans le voisinage un lieu nouvellement bâti , il cherchait quelle serait la maison convenable pour y établir un culte.

Le trait principal de son caractère était un extrême désir de voir des âmes sauvées. Ni la maladie, ni la faiblesse ne pouvaient ralentir son ardeur ; son son âme était pleine de force et de vie au milieu de toutes ses infirmités corporelles.

Ayant entendu dire d'un Monsieur qu'il avait perdu l'esprit parce qu'il avait l'intention de bâtir un temple , M. Kilpin s'écria : « En ce cas, je suis encore plus fou que lui, car si j'avais la santé et l'argent nécessaire , j'en ferais bâtir six à l'instant même. »

Les notes suivantes , que M. Kilpin avait faites sur quelques-uns de ses sermons , ont été trouvées parmi le petit nombre de ses papiers qui ont échappé à la destruction. Il est peut-être inutile d'ajouter qu'elles n'étaient pas destinées à la publication.

NOTES.

Prêché sur *Eph. II* , 20. Sermon travaillé avec peine , mais une froideur de mort dans l'assemblée me glaçait le cœur et l'esprit. Temps presque perdu. Seigneur, aide-moi, Seigneur, pardonne-moi. Après midi le désir de mon cœur a été satisfait, mon ame était en santé.

Col. I , 19. Mon pauvre corps a été presque épuisé par la prédication de ce matin ; mon ame était accablée par la vue de la gloire de Christ , et je croyais que j'allais mourir en chaire.

Je n'avais jamais aussi bien compris Ésaïe disant : « Malheur à moi ! parce que je suis un homme souillé de lèvres, car j'ai vu l'Éternel des armées (Ésaïe , VI , 5.) »

Matth. XXIV , 46. Sermon qui a été en grande bénédiction à mon ame, tandis que je prêchais et le jour suivant. Je crois qu'il m'a ôté la crainte de la mort.

Marc , XV , 33. Celui-ci a été utile à deux ames; toutes deux iront au ciel.

Luc , I , 20. Demander comment Dieu accomplira ses promesses , c'est toujours incrédulité. J'ai appris qu'il y a deux personnes converties dans cet endroit.

Jean , VI , 44. Utile à deux ames: des Irlandais.

Matt. VII , 46. « Jamais homme ne parla comme cet homme. » Sermon péniblement préparé, mais prêché sans

sentiment et sans *wie*. D'où cela vient-il ? Je pense que ce sermon a été trop travaillé et qu'il s'y est mêlé beaucoup d'orgueil. Seigneur, daigne le nettoyer de cette souillure.

Sermon du premier jour de l'an pour les jeunes gens. Anniversaire de ma naissance et de mon mariage. J'ai cinquante ans ; mon mariage est une grande bénédiction ; j'ai une aide incomparable.

Anniversaire de la mort de mon bien-aimé Samuel. Jamais je n'aurais cru que mon ame pût voir ce jour avec tant de calme ; mais Dieu est plein de bonté pour moi, et cette affliction est en grande partie tournée en joie par la tendresse et les égards de ma chère compagne. J'ai trouvé auprès d'elle des consolations dans mes peines, et si j'ai été capable, depuis mon mariage, d'une grande activité, c'est à

l'aide que Dieu m'a donné par elle que je le dois.

I Cor. x, 13. J'ai trouvé ce sermon délicieux pour moi-même, plein de douceur pour mon âme. Il y a neuf ans que je pensais que personne n'était aussi affligé que moi. Mon cher Samuel mourut et sa mère perdit la raison; ainsi je restai seul. Mais que Dieu a merveilleusement agi ! Il me donne une fin semblable à celle qu'il donna à Job.

5 mars 1829. Ouverture d'une chapelle. C'est le plus beau dimanche de ma vie; j'ai joui sans interruption de la présence de Dieu, c'était le ciel sur la terre. Que le Seigneur bénisse ce que j'ai dit pour ceux qui l'ont écouté !

Apoc. XXII, 3. En étudiant ce sermon et en le débitant, j'ai éprouvé la plus douce joie que la pensée du ciel

n'ait jamais fait goûter. Que le nom du Seigneur soit magnifié !

15 Novembre 1826. Prêché à Saint-Thomas. Peu de personnes peut-être ont plus d'angoisses et de soucis que j'en ai ; aucune peut-être ne reçoit plus de grâces, et peu trouvent en Dieu autant de joie.

J'ai prêché ce soir à un auditoire intéressant ; je ne me rappelle pas avoir éprouvé autant d'amour pour les âmes auxquelles je parlais, ni avoir autant senti le secours immédiat de Dieu. Comme nous retournions à la maison, je dis à ma femme, dont le cœur soupire comme le mien pour le salut des âmes : « Il n'y a pas de rois sur la terre ni de nobles dans le pays qui aient de pareils festins. Je ne voudrais changer de place avec aucun seigneur du monde ou de l'église.

M. Kilpin regardait comme une

chose importante d'étudier attentivement les détours du cœur humain. Il prenait plaisir à mettre au jour les véritables sentiments des personnes qui causaient avec lui, et y trouvait du profit pour lui-même. Lorsqu'il s'adressait à de jeunes gens, il fixait leur attention d'une manière irrésistible par le récit de faits pris de la vie habituelle.

Un jour il devait visiter une petite église nouvellement bâtie à huit milles de la ville. Quoique le temps fût affreux il monta à cheval et partit ; l'orage augmenta au point de devenir un ouragan ; il était fatigué et tourmenté par la violence du vent. Perdant de vue en quelque sorte l'important objet pour lequel il était parti, il éprouvait un peu d'impatience ; lorsqu'il entendit chanter et siffler près de lui. Il vit bientôt un pauvre garçon qui avait l'air tout joyeux, quoiqu'ayant besoin de toutes

ses forces pour lutter contre l'orage.

Ils eurent ensemble à peu près la conversation suivante :

« Eh bien ! mon garçon , tu parais tout content ce matin et tu chantes bien gaîment. — Sans doute, Monsieur, pourquoi ne le ferais-je pas ? — Je pensais que cet orage aurait pu te faire baisser le ton, mon ami. — Si peu de chose m'empêcher de siffler ! croyez-vous donc que je suis assez fou pour m'effrayer de quelques gouttes de pluie et d'une bouffée de vent ? non, non, je ne suis pas si sot. — Mais c'est que le vent et la pluie te donnent droit dans la figure. — Qu'est-ce que cela fait ! je m'essuie et j'en ai la figure plus propre, » dit-il, en s'essuyant avec la manche grossière et déchirée de sa veste. — « Regarde tes souliers. — Je les vois, ils sont pleins d'eau ; eh bien, je les ôte

et je les vide. » En disant cela il le fit et les remit aussitôt. « Quand je serai à la maison, » continua-t-il, « j'ôterai mes bas, je les tordrai et les pendrai dans la cheminée pour qu'ils sèchent et j'aurai les pieds et les jambien propres par dessus le marché. Nous ne sommes pas si sots dans ce pays-ci que de nous attrister pour si peu de chose, » et il recommença à chanter. « Eh bien, mon garçon, tu vis dans un heureux pays ; je suis l'un de ces sots dont tu parles, venu d'un autre pays à quelques milles de distance. — Tout ce que je puis vous dire alors, c'est que vous êtes tous des nigauds, si vous vous chagrinez de petites choses comme celle-là. » Il en avait dit assez pour que M. Kilpin se sentit repris, et, retrouvant toute sa bonne humeur, il commença à chanter pour louer son Dieu.

Revenons à ses travaux domestiques. La lettre suivante, adressée à M. Kilpin, décrit l'état des écoles à cette époque.

« Cher Monsieur,

« Vous nous avez vus tels que nous sommes ; nous ne prétendons à rien autre qu'à être dévoués à Dieu et à nos semblables. C'est à lui que nous appartenons et c'est lui que nous servons. Nous voulons consacrer tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons au Seigneur et à sa cause ; notre ame ne porte d'autre chaîne que l'amour de Jésus ; nous ne voulons en imposer aucune autre, et n'imposer celle-là qu'à ceux qui l'acceptent volontairement.

« Les questions que vous avez eu l'obligeance de faire au sujet des écoles,

nous ont donné le désir de vous présenter quelques observations.

« Nos écoles sont ouvertes à tous ceux qui se présentent : nous ne demandons point quelles sont les opinions religieuses des parents.

« Notre manière d'instruire, c'est de parler beaucoup des compassions de Jésus. Nous enseignons aux enfants à croire que nul autre que Jésus ne peut faire du bien à de faibles enfants ; que sa mort expiatoire est le seul moyen de salut, son intercession la seule chose qui puisse faire accepter nos prières et notre culte, et sa vie le doux et parfait modèle pour eux, comme pour nous. Nous considérons toute étude comme de peu d'importance, si l'on ne développe en eux la crainte de Dieu. Nous adoptons toute méthode employée dans les écoles nationales ou épiscopales, que nous trouvons

facile ou utile. Nous n'avons point de règles absolues. Nous n'employons d'autre livre que la Bible, ou des portions de la Bible.

« *Entretien des écoles.*—Plusieurs enfants sont reçus gratuitement ; plusieurs s'endettent et quittent l'école ; en moyenne ils peuvent payer les deux tiers de la dépense du maître et des deux maîtresses. Nous leur donnons tous les livres qu'ils lisent ; s'ils les perdent , ils doivent en rembourser la valeur ; s'ils les usent ou s'en servent nous les remplaçons. Les réparations et les dépenses extraordinaires vont quelquefois très loin. Nos souscripteurs d'Exeter n'ont jamais dépassé la somme de 5 livres. L'école des garçons n'a pas un souscripteur.

Ce qui suit vous expliquera ce que j'appelle risquer par foi en la providence de Dieu , et vous fera comprendre notre système.

A Noël, l'année dernière, il nous manquait justement 29 livres ; alors nous sentîmes vivement combien nous avions besoin des secours du Seigneur, et nous le supplîâmes avec larmes. Il n'y avait pas quinze jours que nous avions fermé nos livres, qu'un ami vint nous voir et nous dit : « je suis chargé de vous remettre 5 livres pour être employées comme vous l'entendrez ». Quinze jours plus tard un autre ami m'apporta 10 liv., un autre 5 liv. en m'accordant la même liberté. Nous pensâmes que Dieu nous avait envoyé cet argent pour payer l'arriéré. Nous en avons eu depuis une autre preuve, et avant que nos besoins se renouvellent, nous aurons payé nos dettes. Avec cela nous allons en avant.

Je vous ai donné, Monsieur, un aperçu de notre marche, ayant la confiance que vous nous comprendrez. Il

y a des personnes auxquelles on ne pourrait raconter de telles choses sans s'exposer au ridicule ou à d'injustes soupçons, etc... etc... Croyez-moi, cher Monsieur, votre respectueusement et affectueusement dévoué,

SAMUEL KILPIN.

Saint-Sidwell, 15 mars 1827.

En l'année 1826, M. Kilpin établit une maison d'orphelins; Dieu favorisa cet établissement par des directions de sa providence comparables à celles qui accompagnèrent la formation du célèbre institut de Franke, à Halle en Allemagne. Ce fut une réponse aux prières de M. Kilpin. La maison est située dans un jardin à quelques pas de la maisonnette où il demeurait. Il y vit entrer successivement trente-six enfants. Il aimait ces enfants tendrement, et était tendrement aimé par

eux. On les voyait l'accompagner quand il prenait l'air, l'aider à mouvoir son siège quand il devint infirme, et prendre plaisir à le servir. Quelquefois la petite bande entourait le ministre assis dans quelque lieu retiré, et tandis qu'il offrait à Dieu sa prière, entonnait d'une voix cet hymne :

Venez, formons un chœur joyeux,
 Joignons nos voix aux voix des anges,
 Qui près du Trône dans les cieus,
 Du Seigneur chantent les louanges.

La petite famille d'orphelins assistait toujours à son culte domestique. La veuve de M. Kilpin inspecte maintenant cet intéressant établissement.

La lettre suivante adressée à un ami, nous fait connaître l'utilité de l'asyle pour les orphelins. Elle fut écrite seize mois après la formation de cet établissement.

... « Voici un fait que nos rapports avec l'asyle nous ont fait connaître. Un laboureur et sa femme, honnêtes et industriels, ayant une famille de dix enfants, après avoir, par leurs efforts, évité de recourir à l'assistance de la paroisse, finirent par succomber sous le poids de leurs charges. La mère mourut la première, âgée de quarante-deux ans ; le malheureux père fit de nouveaux efforts, mais son courage l'abandonna ; la fatigue et l'hydropisie le conduisirent bientôt au tombeau. Il laissa huit orphelins sans ressources, le plus jeune n'ayant que huit mois, et l'aîné dix-sept ans. Le croirait-on ? une sœur, veuve, ayant cinq enfants, qui tenait une petite boutique et gagnait quelquefois à peine deux schellings par semaine, voulut se charger de ces enfants. Treize orphelins couchaient dans deux chambres, et n'a-

vaient qu'une veuve pour leur soutien !

On lui conseilla de les mettre à la maison de travail. « Non pas mes enfants , » dit-elle ; « non pas ceux de mon frère, si je puis leur procurer du pain. » Le Dieu des orphelins vint à son aide ; la paroisse lui donna un secours pour cinq d'entre les enfants , la fille aînée entra en service , l'aîné des garçons gagna quelque chose à travailler comme tailleur ; il restait une fille de treize ans qui fut amenée à la maison des orphelins. Elle pleurait. « Monsieur, » dit-elle, « pouvez-vous me recevoir ? je sais lire et coudre et suis disposée à faire ce qu'on voudra. » Pauvre enfant ! nous étions disposés à la recevoir avant qu'elle eût parlé.

Je demandai que la tante l'amenât à la maison ; je désirais voir celle-ci.

En la voyant, je sentis pour elle de la vénération. Je me dis : Que suis-je en comparaison de cette pauvre femme ?

Si M. Kilpin eût quitté Exeter, son désir aurait été d'aller aux Indes Occidentales, ce pays de l'esclavage ; il aurait travaillé avec joie pour le bien de la race méprisée des pauvres Africains.

Il était un ami zélé des Sociétés de Missions en général, mais surtout de la Mission de Sérampore : c'est pour celle-là qu'il fit sa dernière collecte. Il vénérât les conducteurs âgés de cette Mission.

Il aimait à parler en faveur des marins. Dans le dernier sermon qu'il prêcha il recommanda la cause des marins avec larmes. Quand il leur prêchait à eux-mêmes, il les faisait pleurer.

Il n'y avait sorte de bienfaisance à laquelle il ne prît part. Il prenait un vif intérêt à la conversion des Juifs ; il employa bien des heures à parler à des Juifs et à prier avec eux. Un jour il pria un missionnaire de prêcher aux Juifs dans la chapelle de son jardin et fit inviter chaque Juif de la ville à venir l'entendre. Il ne vint que quatorze personnes.

Extrait de quelques lettres écrites durant les dernières années de M. Kilpin.

A un jeune homme qui désirait devenir ministre.

« Je pense que nul n'est propre pour le ministère s'il n'y est appelé par le Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui est le chef de l'Église, et comme c'est lui qui, par sa grâce, forme les mem-

bres de l'Église, c'est lui aussi qui met à part ses ministres par le Saint-Esprit: « Mettez à part Barnubes et Saul , » dit le Saint-Esprit (Act. XIII.) Je ne crois pas qu'il ait jamais donné pouvoir à aucun ministre ou à aucune église de dévouer un individu à cette sainte charge. Mais il peut se servir d'hommes comme instruments pour amener une personne à travailler à l'œuvre de Dieu. Une académie ou un lieu d'étude ne peut pas former un ministre. Quelque nécessaires que puissent être de semblables établissements pour préparer des ministres à un service public, ces ministres doivent, avant d'être admis, avoir été appelés de Dieu. Mais vous demandez : Quels sont les signes de l'appel au ministère? Je réponds : la piété.

1. « Ceux que le Saint-Esprit choisit pour cette œuvre si importante, ont

un vif désir d'avancer le règne de Dieu et de contribuer au bonheur des âmes.

2. « Ils doivent être propres à enseigner; c'est-à-dire qu'il faut qu'ils aient reçu le don de parler aux autres des choses qui appartiennent au royaume de Dieu, etc.

Votre dévoué, S. KILPIN.

Lettre écrite à l'occasion de la mort de l'une de ses sœurs.

« Ma chère sœur, notre bien aimée sœur s'est endormie dans le sein de son Sauveur. Nous sommes consternés, et cependant tout est dans l'ordre. Celui qui gouverne le monde ne s'est point trompé. Aucun lien n'est brisé. C'était le moment fixé par notre Père céleste. Tout est bien. Si la providence de Dieu avait conduit notre chère sœur dans un endroit quelconque de

l'Angleterre , de l'Irlande ou de l'Amérique , pour prendre possession de quelque propriété , nous n'aurions peut-être pas murmuré. La séparation nous eût affligés , mais nous aurions souvent parlé de l'espérance de la revoir et anticipé le bonheur d'une telle réunion ; et maintenant murmurerons-nous ? le ciel n'a-t-il point de charmes ? Ne nous écrierons-nous pas : « Oh mon Père ! fais que je sois le premier après elle ? » Le monde a-t-il plus d'attraits que Jésus ? Nous saluons de loin les esprits des justes parvenus à la perfection. Père , mère , frères , sœurs sont au ciel , à l'abri de tous les maux , heureux et glorifiés ; aurions-nous peur d'être à notre tour mis à l'abri de tous les maux , en possession du bonheur et de la gloire ? »

A sa nièce.

« Je ne comprends pas la manière de vivre de quelques personnes qui font profession de piété ; elles semblent toujours aimer à se trouver en compagnie. Oh douce retraite ! J'aime mieux passer onze heures du jour dans mon cabinet , que d'en passer une entière dehors. Il est impossible de servir Dieu ou de nous occuper de nos ames sans prendre du temps pour cela. Qu'est-ce que le monde ? que sont ses plaisirs , ses espérances , ses biens , sans notre Dieu ? Mais la retraite , une douce solitude , de bons livres , un Sauveur plein d'amour , ah ! voilà les vraies jouissances pour notre ame !

« Écrivez-moi , dites-moi que vous m'aimez , cela me réjouira ; mais dites-moi surtout que vous aimez. Celui qui

nous a aimés , qui est mort pour nous. Aimez sa cause , aimez son royaume ! »

A cette époque les forces physiques de M. Kilpin avaient considérablement diminué , mais il ne savait pas à quel point sa constitution avait souffert. Plusieurs circonstances semblèrent se réunir pour l'éprouver. Il écrivait en 1826 à un ami :

« Les six dernières semaines ont été de toute manière un temps de souffrances pour moi ; souffrances du corps, souffrances de l'ame, luttés intérieures et assauts de l'ennemi. Le monde a beaucoup baissé dans mon estime, et si mon propre cœur ne me trompe pas , je n'aime pas assez la vie pour demander à Dieu qu'elle soit prolongée d'une seule heure , excepté pour le servir et avancer son règne. Notre œuvre se multiplie , et partout

la bénédiction de Dieu repose sur nos travaux ; un grand nombre d'ames s'informent du chemin du ciel. Nous sommes pesamment chargés , mais nous avançons. Ma santé , c'est de prêcher... Je n'aurais jamais cru possible qu'une femme pût être aussi utile que ma chère Éliisa l'a été à mon œuvre. »

Il se retira à Teignmouth pour y passer un peu de temps dans le repos. Durant ce temps , au commencement de sa maladie , il écrivit une espèce de journal. En voici des citations :

« 5 *Avril*. — Nuit délicieuse. Je n'ai pas toussé une fois ; je me suis réveillé plusieurs fois et j'ai béni et loué Dieu. O combien promptement il peut faire cesser la plus pénible souffrance, écartér les plus sombres pensées ! Les miracles ont cessé , ils sont inutiles , mais Dieu fait encore des choses mer-

veilleuses. J'ai mille fois éprouvé en moi la vérité de ces paroles : « Ceux qui s'attendent au Seigneur, sentiront leurs forces se renouveler. »

« 12 *Avril*. — J'ai passé ce jour à jouir d'une grande bénédiction. J'ai médité avec joie *Cant. II, 16*.

« 13 *Avril*. — Nuit d'agitation. Je me suis levé à six heures et me suis trouvé en assez bonne disposition. J'ai commencé les services religieux avec joie, j'ai prêché un discours sérieux dont j'ai joui moi-même, mon travail étant à lui-même sa récompense. Cet après-midi j'ai considéré les merveilles de la mer; j'ai vu combien facilement le Seigneur peut détruire sur la terre ou sur les eaux. J'ai prêché ce soir sur *Cant. II, 16*, avec une grande joie; j'espère que ce jour a été un jour utile. Je n'avais jamais éprouvé autant de reconnaissance pour celui

qui m'emploie. C'était un délassement pour mon ame de le servir. Je ne demande pas d'autre récompense que de jouir de sa présence en travaillant pour lui.

« 17 Avril..... Apprenez de moi, dit le Sauveur, non pas à créer des mondes, ni à les gouverner, ni à chasser les démons, ni à faire des miracles, mais à être doux et humbles de cœur. »

Dès symptômes d'hydropisie se manifestèrent alors et menacèrent M. Kilpin d'une mort prochaine. Les médecins lui conseillèrent de retourner chez lui. Le voyage lui fit du bien. Ses jambes, qui étaient fort enflées, s'ouvrirent. Cela lui apporta du soulagement, mais il souffrit beaucoup d'une large plaie qui en résulta. En parlant, il dit : « Cette plaie m'ôte toutes mes forces, et il me faut une heure pour

m'habiller. Priez pour moi, cher ami. Oh ! que j'ai besoin de patience ! Oh ! combien je suis incapable quelquefois de lire, de prier ou de faire quoique ce soit ! On dirait que la souffrance absorbe toutes mes facultés. Mais le Seigneur qui m'envoie cette épreuve m'a fait sentir avec amour que c'est lui qui afflige et qui guérit et que je devais le laisser faire. J'ai pleuré amèrement, mais je me suis résigné en le priant de me donner la force de supporter la douleur sans murmurer. Je suis prisonnier, mais je puis voir que le Seigneur a ses vues de miséricorde en me retenant de cette manière. Mon cher ami, priez pour moi, car je suis bien éprouvé. »

Cette crise fut si terrible que sa constitution en fut considérablement altérée, quoique sa mort n'eut pas lieu immédiatement. Il surmontait quel-

quefois ses cruelles souffrances pour prêcher.

Passage du journal de M. Kilpin.

« Socrate se réjouit en voyant approcher la mort, disant : « J'irai voir Homère. » Oh ! mon ame, réjouis-toi quand tu vois approcher la mort, car tu vas revoir ton père, ta mère, ta femme, tes enfants, tes anciens amis, les saints, et avant tout, celui qui t'a racheté par son sang, Jésus. »

Une anecdote relative à sa conduite comme pasteur fait bien connaître son caractère. Il avait marqué sur la tapisserie de son cabinet, chacun des bancs de sa chapelle, avec les noms de ceux qui les occupaient, de peur d'en oublier. Il priait Dieu chaque jour pour le bonheur spirituel de chacun

d'eux, selon la connaissance qu'il avait de sa situation et de ses besoins.

Les lettres suivantes sont les dernières adressées par M. Kilpin à des enfants.

Août, 1830.

« Ma chère Émilie-Anne C**,

« Vous dites que vous êtes née dans le Lancashire, et vous avez entendu dire à tout le monde qu'Exeter est une belle ville. Vous aimeriez bien la voir et vous ne mettez pas en doute que cette ville n'existe, parce que votre père, votre oncle et votre tante vous l'ont dit. Eh bien, ma chère petite, vous devez lire le livre saint, appelé la Bible, et il vous parlera du ciel; tous ceux qui l'ont lu, disent que le ciel doit être fort beau et le chemin

qui y conduit nous est clairement enseigné. Personne ne saurait s'y tromper. Il y a là quelqu'un qui nous est bien cher et qui s'intéresse particulièrement aux enfants. Il les prend dans ses bras et les met dans son sein ; il conduit les plus âgés et leur donne à tous une bénédiction. Personne ne doit craindre d'aller à lui. Il dit : « J'aime ceux qui m'aiment et ceux qui me cherchent de bonne heure me trouveront. »

A Mademoiselle L. C.

«Ma chère enfant, vous occupez bien souvent mes pensées. Il n'est pas nécessaire de voir un objet pour l'aimer; nous l'aimons quoique nous ne l'ayons pas vu. Mon cher fils me disait, avant d'avoir atteint sa sixième année : « Dites-moi , papa , comment pouvons-nous aimer ceux que nous n'avons pas

vu ? — Toi-même qu'en penses-tu, lui répondis-je ; qui t'a donné ton chapeau de castor ? — Grand papa. — L'aimes-tu ? — Oui. — L'as-tu vu ? — Non. — Tu l'aimes cependant, et pourquoi l'aimes-tu ? — A cause de toutes les bonnes choses que je vous ai entendu dire de lui. — As-tu cru ce que je t'ai dit de lui ? — Oui certainement. — C'est donc par la foi que tu l'aimes ? — Oui. — C'est ainsi que nous *aimons le Seigneur que nous n'avons pas vu, et quoique nous ne le voyons pas, croyant en lui, nous nous réjouissons d'une joie ineffable et glorieuse.* Etc. »

M. Kilpin s'endormit dans le Seigneur le 17 septembre 1830.

FIN.

HISTOIRE
D'UN ENFANT.



LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,
rue d'Amboise, 6.

HISTOIRE
D'UN ENFANT,

Écrite par son Père.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.



LYON.

CHEZ LAURENT, LIBRAIRE, PLACE ST-PIERRE.

PARIS, | GENÈVE,
RISLER, RUE DE L'ORATOIRE. | M^{me} SUZANNE GUERS, LIBR.

Φ

1856.

AVERTISSEMENT.



Monsieur Samuel Kilpin perdit un fils unique et bien-aimé, âgé de treize ans ; cette mort fut accompagnée de circonstances très douloureuses pour son cœur paternel. Il essaya de mettre par écrit quelques détails sur la vie de cet enfant, mais il fut plusieurs fois obligé de poser la plume ; en les retraçant, il ne se sentit pas la force d'achever la tâche qu'il s'était imposée.

Il ne lui fut pas même possible d'y faire une seule correction, ni de relire ce qu'il avait écrit, quoiqu'il se fût fermement proposé de le publier. En conséquence on aurait hésité à imprimer les pages suivantes, si la préface n'avait prouvé que l'intention de l'auteur était bien de les publier, et qu'on pouvait les offrir au public quoiqu'elles n'eussent pas été achevées.

On n'y a fait d'autres changements, que les corrections absolument nécessaires dans un manuscrit composé sous l'influence d'impressions déchirantes. Ces corrections sont peu nombreuses. On ne s'est pas permis de juger l'ouvrage sous d'autres points de vue, et

il n'en parlera pas avec moins de force
aux cœurs paternels. On peut même
espérer qu'il fera autant de bien que
s'il eût réuni tous les avantages litté-
raires qu'on pourrait y chercher.



PRÉFACE.



Les instances d'amis pieux et éclairés qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse, m'ont enfin décidé à faire taire mes sentiments paternels, et à triompher des combats que j'éprouvais en revoyant les souvenirs que j'avais conservés de la courte existence de mon cher fils. Que le Dieu Sauveur de ce cher enfant soit béni. de ce qu'il a consolé mon ame pendant que je m'occupais de cette douloureuse tâche, et m'a rendu capable de la poursuivre jusqu'au moment où l'objet de ma tendre affection est entré dans la sainte

demeure qu'habitent les bienheureux. Je le remets donc à son Dieu, sans regret, parfaitement convaincu qu'il vaut infiniment mieux pour lui d'être au ciel avec les esprits glorifiés que sur cette terre auprès de moi. Enfant privilégié, puisse ton père être assez heureux pour obtenir de pouvoir t'y rejoindre un jour !

Nous avons le bonheur de voir se développer autour de nous et dans toutes les classes de la société le goût de la lecture ; il est donc de notre devoir, comme chrétiens, de diriger ce goût, en offrant aux jeunes lecteurs des objets qui enrichissent l'esprit en le développant, et l'amènent à se réjouir dans l'espérance d'une bienheureuse éternité. Et que pourrait-on trouver de plus propre à intéresser un jeune cœur, que la biographie des jeunes gens ?

En général la religion reste cachée dans les jeunes cœurs jusqu'à ce que la maladie ou l'approche de la mort la fasse découvrir. Mais dans cet état cette sainte élévation de l'ame au-dessus des vanités du monde, qu'inspire la religion, ne peut pas toujours se manifester aussi clairement que lorsque la personne est en pleine santé et que ses facultés physiques sont dans toute leur vigueur. Dans le premier cas il y a absence de tentations et de jouissances terrestres ; dans le second, il y a tentation continuelle, et possibilité physique de participer à tous les plaisirs du monde. Vu la nature et la rapidité de la maladie qui termina la courte carrière de l'objet chéri de cette notice, les signes de sa piété ne purent pas se manifester au moment de sa mort. Mais, par la grâce de Dieu, il en donna les preuves les plus posi-

tives , pendant qu'il jouissait pleinement de ses facultés physiques et morales , et sous l'influence de tout ce que le monde peut offrir de plus séduisant pour cet âge. Je dépose humblement cet écrit aux pieds du Sauveur , à qui j'ai confié les restes précieux de mon cher fils. Si le Saint-Esprit daigne le bénir pour le plus ignoré des agneaux de son troupeau , mon but sera complètement atteint. Que toute la gloire lui en soit rendue !

SAMUEL KILPIN.

COURTE NOTICE

SUR

SAMUEL WIKE KILPIN ,

ÉCRITE PAR SON PÈRE.



Comme mon but en écrivant cette notice sur mon cher fils est de m'adresser non seulement à l'esprit, mais à l'ame de mes lecteurs, je serai bref sur tout ce qui ne concerne que sa vie temporelle.

Samuel Wike Kilpin fut le deuxième fils et le quatrième enfant de Samuel Kilpin et de Martha, fille aînée de M^r A. Wike, chirurgien près de Léominster, où il naquit. Sa naissance fut la source d'une joie d'autant plus vive pour ses parents, qu'ils avaient

perdu leurs trois premiers enfants. Ils le reçurent avec une reconnaissance inexprimable, comme un présent de leur Père céleste, destiné à les consoler de la perte douloureuse de leur troisième enfant, charmante petite fille de deux ans. Dans son empressement à aller au devant d'un ami, et courant à la porte du salon pour lui ouvrir, cette enfant fut renversée par la personne qui entrait, et reçut un coup qui produisit une tumeur grave dans le dos, et causa sa mort bientôt après. Se voyant ainsi séparée de tous ses enfants, la mère au désespoir refusa d'être consolée, et resta plongée dans une morne douleur, jusqu'à ce que l'enfant bien-aimé dont je parle vint ranimer ses forces morales, et lui rendre pour un temps le titre d'heureuse mère. Mais ses nerfs avaient reçu une telle secousse, ses sentiments

avaient été tellement froissés , que depuis lors toutes ses jouissances furent décolorées. Ainsi nos joies les plus vives , les plus légitimes sont mêlées de douleur et d'amertume. Grand Dieu ! tu es infiniment sage et bon dans toutes tes dispensations ; tu ne peux ni te tromper ni être injuste ; mais ta volonté souveraine , infinie et toute puissante a destiné ce monde à être un lieu d'épreuve et de pèlerinage. Et pourtant ton peuple , ton peuple que tu as racheté , voudrait en faire un lieu de repos , de paix parfaite ! Ses mécomptes les plus amers , ses douleurs les plus cuisantes , proviennent de là. Puissions-nous soumettre notre jugement si faible à sa parfaite sagesse !

Pendant ses premières années , ce cher enfant fut plein de santé et de vie. Quand sa raison commença à se

développer, ce qui eut lieu de très bonne heure, ses parents firent leur plus douce occupation d'en diriger et d'en régler les progrès journaliers. Son caractère était doux, et ses manières aimables, mais sa force morale et l'énergie de son caractère se trahissaient souvent par l'extrême vivacité de ses passions. Sa mère et moi priâmes avec ferveur Celui qui l'avait doué de telles facultés, de leur donner une direction convenable, de sanctifier son jeune cœur et de l'attirer à lui.

Cet Ami Divin qui écoute toujours les prières des parents, daigna dans sa miséricorde, inspirer de fort bonne heure des dispositions pieuses à cette jeune ame. Sa langue ne tarda pas à bégayer le nom adorable de son Créateur et de son Rédempteur ; ses yeux et ses petites mains s'élevèrent de

bonne heure vers le ciel , et sa faible voix adressa bientôt des prières à ce Dieu qui entend les premiers soupirs d'une ame qui le cherche. Avant de pouvoir articuler, ce qu'il fit de bonne heure distinctement , il avait appris à écrire. Il n'y a qu'un père qui puisse concevoir ce que j'éprouvai lorsque je vis pour la première fois ses petits doigts tracer sur la table les initiales de son nom S. W. K. On l'encouragea dans cet exercice, et il fut mis en état d'écrire son nom avant de pouvoir le prononcer. A l'âge de trois ans il lisait la Bible aussi distinctement et avec autant de respect qu'à aucune autre époque de sa vie. C'était une véritable jouissance de l'entendre lire ; il avait l'air de sentir ce qu'il lisait , et il le faisait sentir aux autres. Je suis convaincu que la religion est infiniment supérieure à toute autre

connaissance, qu'elle augmente chez ceux qui la possèdent les forces de l'ame dont elle développe les diverses facultés, et qu'en modérant les inclinations naturelles, et en exerçant l'intelligence, elle favorise à la fois toutes les espèces d'éducation intellectuelle. J'essaierai de décrire ce qui, à mes yeux, était le principal trait du caractère de Samuel, je veux dire, les signes évidents de sa piété. L'amour de Dieu est un fondement solide sur lequel on peut faire reposer avec sécurité toutes les connaissances humaines. Le bonheur actuel de mon précieux enfant fut le fruit de ce premier principe. Et combien ses idées sur les œuvres de Dieu se seront agrandies, combien ses facultés se seront développées, depuis qu'il a contemplé le Créateur tel qu'il est ! Ce cher enfant avait été solennellement consacré

à Dieu dans une nombreuse assemblée.

Je sentais que le Seigneur me l'avait prêté, et jamais je ne désirai le considérer autrement que comme un dépôt qui m'était confié par mon Père céleste. Ses bonnes dispositions se développaient d'une manière si réjouissante, qu'une amie pieuse ne pouvait s'empêcher de répéter: « Je crois que cet enfant a été sanctifié dès sa naissance. » Plusieurs personnes avaient la même idée, et je crois que j'aurais jugé de même si cet enfant n'avait pas été le mien. On sait combien il nous est difficile de porter un jugement impartial sur nos propres enfants.

Plusieurs attaques de croup qu'il eut dans sa première enfance me firent vivement sentir que son existence était précaire.

La vie de la mère paraissait liée à

celle de l'enfant. Je soupçonnai en elle avec effroi, une espèce d'idolâtrie dont mon propre cœur n'était probablement pas exempt. Oh ! que ce péché si redoutable par l'illusion dans laquelle il nous laisse se retrouve souvent dans la conduite des pères et des mères ! Combien cet avertissement du docteur Watts : « Défiez-vous des jolies petites idoles en robes blanches , » est nécessaire , mais rarement mis à profit ! Je craignais que nous ne tombassions dans ce péché si séduisant , si subtil et souvent si ignoré , qui enlace d'une manière si imperceptible le cœur des parents , et produit sur l'ame les plus dangereux effets , tant il est nécessaire de veiller sur nos sentiments les plus légitimes , afin qu'ils ne soient jamais poussés à l'excès. Oh ! parents trop tendres , veillez et priez , de peur que ce péché qui vous enve-

loppe si aisément , si vous ne le combattez pas , ne devienne , sans que vous vous en doutiez une racine d'amertume qui croîtra pour votre malheur.

La vue de ce dangereux écueil m'alarmait souvent et me fit verser bien des larmes au pied du trône des miséricordes , en examinant sincèrement mon propre cœur. Je puis remercier Dieu d'avoir placé mon cher fils comme un degré entre son trône de grâce et mon ame , et quand je le serrais dans mes bras avec une joie inexprimable, je sentais que mon cœur s'élevait avec adoration à son Père et à mon Père , à son Sauveur et à mon Sauveur. A l'âge de quatre ans il était extrêmement questionneur; son attention était souvent captivée par une conversation religieuse et ses questions n'étaient pas toujours de nature à amener des réponses promptes et satisfaisantes.

Sa mère et moi étions souvent surpris de ses remarques , nous les repassions dans nos cœurs , nous demandant ce qu'il en résulterait , n'osant pas penser à l'avenir et remplis d'une crainte sérieuse que notre cher enfant ne descendit bien jeune dans la tombe. Je citerai quelques-unes des questions qu'il nous adressa et des observations qu'il fit avant d'avoir six ans.

Nous avions en général six pensionnaires à la maison dans ce temps-là. Le cher enfant oubliait rarement l'heure à laquelle on faisait des lectures sérieuses , et entrant sans bruit dans la chambre , il se plaçait de manière à voir et à entendre tout ce qui se passait. Quelquefois je lui permettais de s'asseoir sur mes genoux , et là ses regards, ses gestes, en prouvant combien il était attentif, contrastaient souvent avec l'air distrait des auditeurs plus âgés que lui.

Nous avions un grand jardin , que je m'amusais quelquefois à cultiver moi-même. La vivacité de Samuel le rendait propre à toute espèce d'exercice corporel. C'était un grand plaisir pour lui de ramasser les mauvaises herbes et les pierres dans une petite brouette , qu'il courait vider ensuite dans un creux destiné à cela.

Un jour que je travaillais dans le jardin , j'entendis sa petite voix (il me semble l'entendre encore) prononcer ces paroles : « Papa , papa, il faut que je vous demande quelque chose. Où était mon ame avant d'être dans mon corps ? — Mon cher enfant , lui répondis-je , tu ferais mieux de me demander où elle irait , si elle devait maintenant le quitter ? — Oh ! papa , dit-il avec un air expressif , elle irait au Ciel ; c'est bien sûr, c'est une chose décidée. — Hélas ! mon cher enfant ,

je voudrais bien que ce fût une chose décidée, lui répondis-je ; c'est une chose bien plus importante que de savoir où elle était avant d'entrer dans ton corps. Qu'est-ce qui t'a amené à me faire cette question ? — Je n'en sais rien, répondit ce cher enfant ; cela m'est venu tout à l'heure à l'esprit. Puis il courut reprendre sa brouette et ses pierres.

Un de mes pensionnaires me dit devant lui : « Je ne serais point étonné que M. Samuel devint ministre. » Ces paroles parvinrent jusqu'à ses oreilles et il s'écria avec sa vivacité ordinaire : « Un joli ministre, vraiment, qui ne peut pas prier ! » Il répéta cette phrase avec énergie, et appuya fortement sur les dernières paroles : « Qui ne peut pas prier ! » Quoi, lui dis-je avec émotion, tu ne peux pas prier ? — Non, répondit-il, non, non », et il se sauva

en disant ces mots. Je vis bien à l'expression de ses yeux qu'il y avait là quelque chose de mystérieux, mais je ne crus pas devoir le suivre.

A peine âgé de cinq ans, il lui arrivait souvent en travaillant au jardin, de jeter là ses petits outils et de courir vers moi à toutes jambes pour me faire des questions. Si la chose lui paraissait importante, il me suivait dans la maison. Un jour j'entendis sa petite voix répéter : « Papa, papa, voulez-vous me baptiser ? Je crois qu'il en est temps. » J'avais le dimanche précédent baptisé plusieurs adultes, et prêché sur ce texte (1) : *Si tu crois de tout ton cœur cela t'est permis.* « Mon cher Samuel, répondis-je d'un air sérieux, examinons la chose. Crois-tu de tout ton cœur ? as-tu la foi, mon

(1) Actes VIII, 37.

enfant? — Je crois de tout mon cœur, répondit-il. — C'est bien, jusque-là, mais que crois-tu de tout ton cœur? » Avec une inconcevable promptitude il dit en élevant la voix : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Cela ne suffit-il pas? que voulez-vous de plus? — Rien à présent, mon cher enfant; mais comme tu es bien jeune, ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux attendre, que le temps et tes actions prouvassent que tu crois de tout ton cœur? Je crains que tu ne comprennes pas très bien ce que cela veut dire. — Je crois, dit alors ce cher enfant, que nous pouvons attendre encore un peu »; et il courut ramasser les pierres qu'il avait renversées dans sa précipitation.

Il avait six ans passés, et ses regards, ses manières, l'ensemble de sa conduite avaient déjà excité dans mon âme la plus vive sollicitude pour son bon-

heur éternel. Quelles que fussent sa douceur et son amabilité , j'étais convaincu par les Saintes Écritures et par la connaissance que j'avais de la corruption innée du cœur humain , qu'il avait besoin d'éprouver , pour pouvoir être admis dans le Ciel et être préparé à l'habiter , la régénération de l'ame , si justement nommée une nouvelle naissance en Jésus-Christ.

Ma sollicitude augmenta quand il approcha de sa septième année. J'assiégeai avec larmes et avec toute la tendresse d'un père le trône de Dieu , au nom de mon adorable Rédempteur, l'ami des petits enfants. Je suppliai le Dieu d'Abraham , avec la foi d'Abraham , de faire que mon Isaac fût un enfant de Dieu ; je demandai que le principe vivifiant lui fût accordé d'en-haut. Il avait parlé religion depuis le moment où il avait su articuler

une phrase. Si on lui adressait quelque question sur ce sujet, ses réponses étaient toujours un motif de joie pour nous. Cependant je ne crois pas que l'on pût tirer aucune conclusion scripturaire en faveur d'un enfant placé dans des circonstances si favorables, de la justesse de ses réponses, ou de son exactitude à remplir les devoirs extérieurs de la religion. Je connaissais le pouvoir de l'habitude ; j'étais convaincu qu'il y a chez les enfants un penchant très prononcé à l'imitation, surtout chez ceux qui sont doués d'un excellent naturel, et sont disposés en conséquence à recevoir des autres et à leur communiquer des impressions agréables, ce qui était tout à fait la disposition de mon cher enfant. Il possédait assez de discernement pour découvrir sans peine les mouvements de joie qu'excitaient dans le cœur de sa mère

et dans le mien, ces expressions pieuses si aimables dans sa bouche. Notre satisfaction l'excitait fortement à préférer ce sujet de conversation à tout autre, et son jeune cœur n'était pas insensible aux louanges paternelles !

Je sentais, que par sa position même, il était appelé à mener une vie extérieurement religieuse ; des conversations pieuses, des prières, des chants de cantiques, étaient les principaux éléments de l'atmosphère morale et religieuse dans laquelle il vivait. Aussi redoutais-je beaucoup que sa religion ne fût que l'effet de l'éducation et rien de plus.

Parents pieux, permettez-moi cette digression. C'est à vous que je m'adresse. Vous connaissez les combats, les angoisses du cœur en pareilles circonstances. Vous savez combien nous aimons à croire à la réalité des sentiments

religieux de nos enfants , et combien nous devons craindre d'attacher trop d'importance à des signes passagers. Nous sommes toujours des juges fort intéressés, disposés à être sévères dans l'examen des témoignages , et cependant en danger d'admettre des preuves faibles , insuffisantes ou fausses.

J'éprouvai longtemps ces angoisses de la sollicitude paternelle. A la même époque, je prêchai à mon troupeau sur le verset 6 du Psaume CXXVI : « Celui qui porte la semence pour la mettre en terre ira en pleurant , mais il reviendra avec chant de triomphe, quand il portera ses gerbes. » Mon cher enfant était présent. Il n'y avait pas dans mon discours d'application plus directe qu'à l'ordinaire, et je ne me souviens pas d'avoir pensé à lui une seule fois pendant le sermon , quoique ses yeux fussent en général fixés sur moi. De

retour à la maison , étant occupé à causer avec quelqu'un , je fis moins attention à lui qu'à l'ordinaire , mais il reprit sa place habituelle à côté de moi , son bras passé autour de mon cou. Tout-à-coup il interrompit la conversation , impolitesse qu'il ne se permettait jamais , (car il attendait toujours qu'on eût fini de parler pour faire une question ou une remarque), et je fus surpris et affligé de lui entendre dire vivement : « Papa , papa , vous avez dit ce soir des choses que je ne comprends pas parfaitement. » Je lui répondis avec calme : « Si cela m'arrivait encore , cela ne devrait pas t'étonner , car je suis plus âgé que toi. » Il répondit d'un ton que je ne lui avais jamais entendu prendre : « Pas de plaisanterie ! » Le ton , l'expression , tout était nouveau pour moi ; jusqu'alors il n'avait jamais dit un mot à sa mère ou

à moi qu'on pût appeler inconvenant. Je fus blessé, mais je ne répondis rien. Cher enfant ! ce n'était ni le manque de respect , ni le manque d'affection qui le faisait parler ainsi, mais il était troublé et agité par un nouvel ordre d'idées qui s'offraient à son esprit pour la première fois. Il dégagea doucement son bras de mon cou et sortit promptement, le cœur plein d'émotion et gros de chagrin , sans que personne s'en aperçût ; pour aller s'enfermer dans une chambre sans lumière. Sa mère y étant entrée peu après , par hasard , avec un flambeau , trouva le jeune pénitent à genoux , priant avec ferveur. Elle fut effrayée , et déranga l'enfant qui se leva, tout honteux d'être surpris dans cette attitude, et se retira à l'instant dans sa chambre. Comme Paul de Jarse , il avait souvent offert à son maître le sacrifice des lèvres ; on lui

avait enseigné à s'adresser au Sauveur depuis l'instant où il avait su bégayer une phrase, et je ne crois pas qu'il eût jamais oublié, ni matin ni soir, de faire sa prière enfantine.

Oh ! combien de fois j'avais supplié mon Dieu de donner à mon fils, tandis qu'il répétait à genoux sa prière, l'esprit de prière et de supplication. Je disais alors : oh ! veuille le Saint-Esprit faire de mon enfant, comme de Samuel, un adorateur en esprit ! Depuis son enfance il avait eu la crainte du Seigneur ; mais aujourd'hui cet enfant de sept ans, dont le Seigneur a ouvert le cœur, se prosterne comme un pauvre pécheur au pied de la croix, et demande miséricorde au nom du Sauveur crucifié. Sa mère lui avait permis d'entrer seul dans sa chambre, mais elle était restée à la porte, effrayée de ses gémissements

et de ses soupirs. Elle me fit appeler. J'arrivai à l'instant et je fus témoin d'une scène que je n'oublierai jamais. Je vis la réponse à mes prières dans les angoisses de mon fils unique. Il était assis sur son lit, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel ; d'abondantes larmes baignaient ses joues. Je l'entendis implorer avec d'inexprimables angoisses la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ. Sa tendre mère pleurait, assise à quelque distance de lui. Le cœur déchiré par divers sentiments, je m'approchai de son lit ; alors, saisissant ma main, il s'écria : « Oh ! papa, papa, votre sermon de ce soir m'a fait voir que j'étais dans l'erreur, que je suis pécheur et perdu. Vous avez dit que ceux qui ne s'en étaient jamais allés en pleurant, ne reviendraient jamais avec des cris de joie : Hélas ! jusqu'à présent

je n'ai jamais connu la douleur du péché ; je n'ai donc aucun droit , suivant la Bible , à la paix ou à la joie ! Oh ! papa , papa , que ferai-je ? »

« Calme toi , mon cher enfant , lui répondis-je , ce n'est pas un cas désespéré. — Mais je suis perdu , reprit-il aussitôt. — Oui , tu es perdu , mais de la même manière qu'un homme ou un enfant qui tombe dans une rivière , s'il passe dans le moment même un ami qui le tire de cette dangereuse position , il est sauvé ; c'est ainsi que notre Seigneur Jésus-Christ est tout prêt et tout disposé à te secourir , qu'il t'ordonne de regarder à lui , et d'être sauvé. Tu comprends maintenant que tu as besoin d'un Sauveur. Il attend pour te faire grâce ; il écoute le premier souffle de la prière , il aime les premiers soupirs qui s'élèvent du cœur d'un petit enfant. Il aime les enfants.

Tourne tes regards vers lui, mon cher enfant, prie-le avec persévérance ; il te pardonnera et il t'aimera. Ne crains pas , mon cher enfant. »

Il joignit de nouveau les mains et avec un gémissement qui me déchirait le cœur , me dit : « Mais je n'aurai aucun droit à la joie , si je n'éprouve pas une véritable douleur de mes péchés. »

« Mais ne sens-tu pas que tes péchés sont un fardeau pour toi ? »

« Oni, je le sens à présent. Eh bien, le Sauveur dit : *Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai ; regardez vers moi et soyez sauvés.* » Il se calma un peu , mais moi j'étais anéanti , et je fus obligé de sortir de la chambre. Quand je fus un peu remis , je retournai vers lui et je le trouvai plongé dans un amer désespoir, s'entretenant

avec sa mère, et répétant sans cesse :
 « Combien je me suis trompé ! quelle terrible chose que l'illusion ! Oh ! si l'Esprit rendait témoignage à mon esprit que je suis enfant de Dieu ! »

Sa mère l'adressait au Sauveur. Il continua à prier ardemment jusqu'à ce que, épuisé de fatigue, il s'endormit. Elle le veilla jusqu'à minuit, versant des larmes de joie à côté de son lit.

C'est alors que je sentis plus que jamais tout le prix de la religion chrétienne. Et vers quel fondement plus ferme d'espérance et de consolation pouvais-je diriger le cœur brisé de mon cher fils ?

Oh ! Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, le prix de ton sacrifice, les mérites de ton sang expiatoire, ton intercession toute puissante, tous ces bienfaits furent sollicités et accordés. A quelle autre source de soula-

gement aurais-je pu adresser mon enfant désolé ? Tout autre refuge eût été insuffisant pour mettre à l'abri de la tempête ce pécheur réveillé , et pour calmer son cœur rempli d'angoisses. Il n'y a que ton sang , ô Jésus ! qui puisse faire du bien aux pécheurs sans ressource. Je remis avec prière mon fils affligé entre les mains de Celui qui se nomma lui-même le Dieu d'amour, l'ami des pécheurs , et qui seul peut donner la paix à une conscience troublée. Aucun langage ne peut exprimer ce que j'éprouvai en entrant dans mon cabinet ; mais voici du moins la substance de ce que j'exprimai, après avoir reçu une telle réponse à des années de prières ferventes : « Accepte , ô Seigneur ! les actions de grâces que je ne puis articuler ; mon ame se perd en admiration, en amour et en louanges ! » Mon cœur fut profondément humilié

l'idée d'être ainsi devenu le père spirituel de mon cher et unique enfant. Je me calmai et j'éprouvai une délicieuse joie mêlée de confiance pour l'avenir; je le consacrai entièrement au Seigneur, et je lui dis : « Fais de lui ce qui te semblera bon. » Et tandis que les liens du sang et ceux de la foi chrétienne me le rendaient doublement cher, mon ame s'élevait avec une sainte adoration vers son Dieu et vers mon Dieu.

Le lendemain matin je n'avais pas été longtemps dans mon cabinet, que j'entendis ses chers petits pas à ma porte. Il entra en me souhaitant le bonjour d'usage : « Bonjour papa. — Bonjour, mon cher enfant, commentes-tu? Viens sur mes genoux, je veux te faire une ou deux questions. Quand j'étais à la porte de ta chambre hier au soir, je t'ai entendu t'écrier vivement : « Oh ! que je voudrais que l'esprit rendît té-

moignage à mon Esprit que je suis enfant de Dieu. » Pensais-tu que le grand Dieu tout-puissant te parlerait, à toi pauvre petit pécheur, et que tu entendrais une voix venant du ciel ? »

« Non papa, je rougirais d'une telle pensée, » me dit-il avec un regard dont le souvenir déchire encore mon cœur.

« Je suis bien aise, lui répondis-je, que tu n'aies ni un désir ni une attente semblable ; mais que voulais-tu dire ? »

« Je voulais dire, répondit-il avec la fermeté d'un homme de cinquante ans, que je voudrais que le Saint-Esprit opérât dans mon cœur ce qu'il a écrit dans la Bible, et qu'ensuite il me le fit connaître. — Et désires-tu maintenant que ton cœur tout entier soit consacré à Dieu et sanctifié ? »

« Oui papa, reprit-il vivement ému, je le désire. »

« Continue à prier, mon cher enfant, et cela te sera accordé. » Depuis cette époque on peut dire qu'il devint un enfant de prières, à l'exception de quelques négligences, dont il gémissait, qui ne se prolongèrent jamais au delà d'un jour ou deux.

La conduite de mon enfant quoique jusques-là toujours bonne et digne d'éloges, subit dès ce jour un changement marqué. Là où un observateur ordinaire n'aurait vu aucune différence, un homme pieux aurait discerné un renouvellement complet.

Un autre mobile animait toutes ses actions, un ressort nouveau mettait en jeu toutes ses facultés. Avant d'avoir senti les consolations de la grâce, il craignait Dieu; maintenant que son ame connaissait les joies du pardon, il sentait que le principal motif de tous ses efforts était l'amour de Dieu.

« Oh ! que ne dois-je pas à la grâce , dit l'ame sauvée , que rendrai-je à mon Dieu ? » Après l'avoir étudié avec la plus grande attention , j'eus tout lieu de croire que la douleur profonde et fréquente qu'il éprouvait de ses péchés , produisait en lui les fruits paisibles de la justice. La sainteté à l'Éternel avait été écrite dans son cœur par le Saint-Esprit , c'est pourquoi ses fruits étaient saints.

La lutte avec le péché qui habite en nous avait commencé , et elle ne se termina qu'à sa mort ; quoique jeune encore , il eut à combattre , comme nous le faisons maintenant , avec le péché , les doutes et les craintes ; et son cœur , quoique régénéré , était quelquefois en opposition avec la volonté de Dieu. Il était par là conduit au pied du trône de grâce , où il sollicitait de nouvelles forces pour sur-

monter le monde , la chair et le démon. Le Seigneur l'admit de bonne heure dans sa gloire ; mais pendant qu'il était sur la terre , il lui accorda une grande mesure de ses dons spirituels. J'étais chaque jour plus convaincu qu'il avait reçu d'en haut une véritable conversion. Il avait éprouvé ce grand changement du cœur , appelé par le Sauveur , *Nouvelle naissance* , sans lequel tout autre changement eût été sans efficace pour son salut. Sans cette transformation de l'ame , toutes ses bonnes qualités se seraient évanouies à sa mort , et les êtres auxquels il serait maintenant associé , seraient bien différents de ceux qu'il a connus sur la terre ; terrible pensée ! Parents ne vous contentez pas d'une religion superficielle pour vos enfants ! Ne vous hâtez pas de prononcer sur leur salut d'après des preuves légères ; mais

luttez de toutes vos forces avec Dieu jusqu'à ce que Christ, l'espérance de la gloire, soit formé en eux.

Lecteurs pardonnez moi cette digression; pardonnez à la vive sensibilité d'un père et d'un pasteur qui désire le salut des ames comme devant en rendre compte un jour, et qui croit que Jésus-Christ attend pour lui faire grâce le plus indigne de ceux qui le cherchent. Allez donc à lui, chers lecteurs, et insistez auprès de lui, jusqu'à ce que vous ayez obtenu la bénédiction qui renferme tout votre bonheur pour ce monde et pour l'autre. Ayant déjà rendu compte des premiers indices d'une vie religieuse en mon cher fils, et ayant décrit le temps le plus intéressant de sa vie, celui qui eut une grande influence sur les événements qui suivirent; je joindrai désormais ses progrès dans la piété au développe-

ment de ses facultés intellectuelles.

J'ai déjà parlé des progrès de mon fils dans la lecture et dans l'écriture, pour lesquelles il avait beaucoup de goût. Il avait aussi une excellente mémoire, et il retenait remarquablement bien ce qu'il avait entendu, lu ou observé. C'était une délicieuse occupation pour moi de diriger son cœur aimant et ses jeunes idées. Il semblait avoir une facilité naturelle pour l'étude des langues étrangères. A cinq ans il connaissait assez bien la construction des grammaires anglaise et latine ; pour qu'on pût lui permettre d'apprendre à écrire les lettres grecques, et il le faisait avec beaucoup de netteté. A peu près au même âge il pouvait répéter l'Oraison dominicale en latin et en grec, avec une expression et une exactitude qui auraient fait honneur à un écolier de dix-huit ans.

Je prie mes lecteurs de ne pas perdre de vue que Dieu qui ne lui destinait qu'une courte existence ne voulait pourtant pas qu'elle fût sans utilité. Je fais cette remarque pour justifier, ce qui dans mon récit pourrait paraître tenir un peu du merveilleux. L'Être suprême qui est le plus sage dispensateur de toute grâce excellente, donna à cet enfant une intelligence qui se développa et mûrit de fort bonne heure. Son esprit passa par les gradations et les nuances admirables que présentent les différents âges de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge mûr. Je l'ai entendu raisonner avec toute la sagesse d'un savant, sur plusieurs sujets qu'il amenait lui-même, avec une étonnante facilité; une heure après je l'ai vu grimper avec l'agilité d'un écureuil, sur un arbre qu'il avait choisi pour s'asseoir pendant qu'il étudiait

sa grammaire grecque ; puis , léger comme un daim, courir après un cerf-volant , faire rouler son cerceau le long des allées , et gambader. Son caractère naturel était extrêmement mobile , et sa piété d'un genre gai ; il avait appris dans sa Bible chérie que Dieu , quoique saint et glorieux , était un Dieu d'amour , qui se plaît à voir et à rendre ses enfants heureux ; il avait reconnu que les voies de la religion sont des voies agréables , et que tous ses sentiers ne sont que prospérité.

Ici , mes jeunes et chers lecteurs , je voudrais m'arrêter un moment avec vous. Ne croyez pas ceux qui vous disent que la religion est une chose triste , et qu'elle rend mélancolique. Si vous remarquez une teinte de tristesse sur les traits d'une personne pieuse , ne croyez pas que la religion en soit la cause , elle élève l'ame mais

elle ne l'attriste pas. La religion éclaire l'ame , elle ne peut donc pas obscurcir la lumière qui devrait toujours briller dans les yeux du chrétien. Elle réprime la joie insensée des fous , qui dans l'Écriture est comparée au bruit des épines sous un chaudron , mais elle produit dans le cœur un contentement qui se réfléchit sur la figure. Elle inspire une douceur , une bienveillance , qui se manifeste par des manières aimables et enjouées. Elle crée cette simplicité qui plaît tant dans la jeunesse , et cette franchise , cette politesse du cœur , qui plaît à tout âge. Rappelez-vous , mes chers amis , que quoique la grâce renouvelle le cœur et adoucisse le caractère , elle ne détruit pas le naturel.

Soyez sûr qu'il n'y a que la religion qui puisse vous rendre heureux et vous donner le contentement d'esprit. Le

bonheur est un état calme; n'accueillez donc jamais la pensée que le Tout-Puissant est un être triste et sévère, qui ne se plaît que dans le chagrin; mais pensez habituellement à lui comme au plus tendre ami des enfants et des jeunes gens, qui les admet à converser avec lui. Oui, Jéhovah se plaît à écouter les prières des enfants; il tire sa louange de la bouche même des petits enfants et de ceux qui tettent; il pourvoit à tous leurs besoins. Allez à lui avec une humble confiance, priez-le de vouloir bien être le conducteur de votre jeunesse, et de vous donner la sagesse qui vous est nécessaire pour suivre vos études et toutes vos entreprises.

J'ai connu une jeune personne à qui un voisin, homme simple, disait un jour qu'elle ne devrait jamais faire une chose sur laquelle elle ne pourrait pas appeler la bénédiction de Dieu. Etant

d'un caractère fort gai , elle fut choquée de ce qu'elle appelait un triste conseil , et elle pensa que si c'était là ce qu'on appelait la religion , c'était une chose bien mélancolique et tout à fait hors de ses idées ordinaires. Mais le Dieu d'amour et de miséricorde lui accorda la grâce d'acquérir une vraie piété. Dès lors elle considéra comme le plus doux des devoirs et le plus précieux privilège , de pouvoir en toutes circonstances rechercher la présence de son Père céleste. Elle le chercha dès sa jeunesse , et elle trouva en lui son meilleur guide et son meilleur ami. Je n'ai jamais connu de jeune personne plus aimable et plus enjouée ; ses idées sur le plaisir avaient changé, mais elle avait dix fois plus de jouissances qu'au-paravant.

Les résultats de la dispensation de grâce accordée à notre cher enfant ,

firent un grand effet sur nos parents et amis pieux ; sa mère et moi nous les repassions dans notre cœur. Pour sa mère cette préoccupation devint telle que son ame en fut entièrement absorbée; je crois qu'elle n'était jamais heureuse quand il n'était pas là. Quand il s'absentait pour un peu de temps , elle trompait son ennui en tenant entre ses mains quelque objet qui lui appartenait ou en préparant quelque chose pour son retour. Les joies que lui causaient les progrès de son intelligencé, qui se développait avec une rapidité étonnante , étaient souvent empoisonnées par des craintes excessives à son sujet. Son ame passait alternativement d'une joie extrême à des pressentiments terribles. Dès cette époque aussi ma sollicitude redoubla sous plusieurs rapports , mais elle me portait à remettre chaque jour entre les mains du

Seigneur ce cher enfant. Je m'appliquais à donner une bonne direction à son esprit, et il paraissait toujours disposé à recevoir toute espèce d'enseignement. Dans toute sa conduite il se montrait humble doux et conciliant.

Quand je crus que le temps avait suffisamment prouvé la réalité de ses sentiments religieux, je lui permis de prendre part d'une manière active aux instructions qui se donnaient dans notre maison. Oh ! combien mon cœur s'élevait avec transport à mon Père céleste, quand je l'entendais soupirer après la sainteté, et quand il priait Dieu pour la propagation de l'Évangile et l'effusion du Saint-Esprit ! A cette époque il suivait régulièrement ses études avec les plus jeunes de mes pensionnaires ; mais pour l'anglais il les surpassait presque tous. Il nous faisait souvent tressaillir en lisant les discours de Ci-

céron ; il semblait en comprendre parfaitement l'esprit. Il avait un goût remarquablement pur et élégant.

La providence qui dans sa toute sagesse dirige chacun de nos pas , nous fit quitter le lieu de sa naissance pour Exeter. Là un champ plus vaste d'efforts et de moyens de comparaison s'ouvrait pour lui , et à mesure qu'il croissait en stature , ses facultés se développaient rapidement , et il croissait aussi en grâce devant Dieu et devant les hommes. Souvent ses occupations terminées , il visitait la demeure des pauvres , et lisait et priait avec eux. Je craignais que leurs témoignages d'affection ne lui inspirassent de la vanité , mais il s'en jugeait lui-même indigne , et je crois qu'il marchait en humilité devant son Dieu. Il étudiait beaucoup ; l'histoire de son pays lui était devenue tout-à-fait fa-

milière. Je ne faisais jamais de voyage, de quelque longueur qu'il fût, sans lui; et il me charmait souvent le long du chemin par ses observations sur les endroits que nous parcourions, ou ses recherches sur des sujets historiques. Un jour, dans une de ses excursions, plus intéressante pour moi maintenant qu'à cette époque, le soleil nous éclairait de ses rayons vivifiants; le ciel calme et serein était l'emblème de la paix dont nous jouissions tous les deux, tandis que les collines et les vallées nous rappelaient dans leur muet langage les vicissitudes de la vie. Nous avons éprouvé de vives jouissances à une assemblée religieuse, et la conversation tomba sur l'excellence de la nourriture spirituelle que nous avons reçue. « Fais-moi maintenant part, » lui dis-je, d'un ton très familier, « des observations que tu as faites sur les quatre

sermons que tu viens d'entendre. »
 J'avais été placé loin de lui tout le temps
 qu'avaient duré les services religieux.
 « Je trouve, dit-il d'abord, « que M^r B.
 a l'air d'un homme comme il faut ; il
 a traité son sujet d'une manière très
 sérieuse , et il m'a fait réfléchir. »

« Comment as-tu trouvé M^r J. ? »

« Il y avait quelque chose de frap-
 pant dans sa manière , mais si on ôtait
 tous les grands mots , je ne sais pas
 s'il resterait grand chose. »

« Et M^r D. , qu'en penses-tu ? »

« Je n'avais jamais trouvé tant d'art
 oratoire dans un discours ; ses descrip-
 tions m'ont beaucoup intéressé. »

« Et M^r O. ? »

« Oh ! papa , » dit-il , d'un air qui
 prouvait bien à quel point il compren-
 nait l'importance du sujet , « il y avait
 tant d'humilité et de piété dans ce
 sermon que j'aurais pu passer toute la
 nuit à l'entendre. » Il y avait une grande

modestie dans ses regards , et une sorte de répugnance à communiquer ses observations , de peur qu'elles ne parussent présomptueuses de la part d'un enfant ; il y avait cependant de la réflexion et de la justesse dans toutes.

Je m'occupais sérieusement de son avenir , et j'avais un secret désir , si c'était la volonté de Dieu , de lui faire étudier la médecine et la théologie , mais je redoute tellement l'idée qu'on puisse entrer dans le saint ministère , sans être positivement appelé de Dieu , que j'aurais mieux aimé le voir porter le panier de John Bunyan , que de le voir monter en chaire , sans être appelé de Dieu , comme l'était mon compatriote , John Bunyan. Je crus que le moment était convenable pour connaître ses idées à ce sujet. « Mon cher enfant , lui dis-je , quelle occupation, quel état voudrais-tu embrasser quand tu seras plus grand ? »

Il hésita un peu , mais cette hésitation venait de l'abondance de son cœur : « Il n'y a pas d'état que l'on puisse comparer à celui d'un ministre de l'Évangile, » répondit-il enfin , « mais il faut être bien sûr que Dieu vous appelle à cette œuvre. » Je repris , dans le but de le sonder : « Ainsi tout homme doit s'assurer qu'il suit l'appel de la Providence avant de choisir aucun état ? »

« Oui papa , » répondit-il , « mais si un homme se trompe dans le choix de toute autre profession , il ne fait tort qu'à lui-même ; tandis que s'il entre dans le saint ministère , Dieu est directement offensé ; toute autre profession est temporelle ; celle-là est spirituelle. »

« Tu crois donc qu'on doit s'assurer davantage de la volonté de Dieu quand il s'agit du saint ministère , que pour toute autre profession ? » « Certainement , » répondit-il. 3*

« Eh bien , si la volonté de Dieu nous était clairement manifestée, comment te trouverais-tu disposé à l'égard du saint ministère ? « Oh ! je le préférerais à toute autre chose , » me répondit-il avec beaucoup de chaleur.

Ce voyage fut délicieux pour moi ; nous eûmes ensemble le plus doux entretien ; les champs , les prés , les collines , les vallées , tout contribuait à alimenter nos méditations ; les haies même nous fournissaient des sujets d'instruction et d'amusement. Il savait les noms de la plupart des plantes , des arbrisseaux et des fleurs devant lesquelles nous passions, et il connaissait leurs vertus médicinales. Il avait consulté avec fruit le grand herbier in-folio du docteur Hill. Des scrupules de conscience m'empêchèrent de lui mettre entre les mains quelques-uns des classiques latins. Il m'est pénible

d'enseigner ce que plus tard on pourrait désirer n'avoir jamais appris ; en sorte que ses études ne furent réellement que préparatoires. Il lut cinq fois la grammaire d'Eton , deux fois la grammaire grecque de Westminster , et une fois la grammaire grecque de Bailly. Je traduisais pour lui , en l'abrégant , le traité de Celse sur la médecine , et nous allions commencer à lire régulièrement l'abrégé de Synopsis , quand l'ennemie de l'homme et l'amie des saints , vint déranger tous nos plans terrestres , pour des plans meilleurs , oui bien meilleurs à tous égards et immuables.

Il connaissait parfaitement bien la géographie et l'histoire de son pays , et comme il aimait beaucoup l'histoire naturelle , il en fit l'objet d'une étude particulière. Sa conversation était quelquefois entremêlée de citations de l'histoire des peuples en général qui ne lui

était pas moins familière. Comme il était fort et robuste pour son âge, nous passions au jardin plusieurs heures de la journée. C'était notre délassement favori; là, le père et le fils jouaient ensemble comme deux amis. La vivacité de ses réparties m'amusait, et s'il dépassa quelquefois les bornes du respect qu'il me devait, ce fut ma faute et non la sienne. Je pourrais citer ici plusieurs anecdotes à l'appui de ce que je viens de dire, mais je me bornerai à la suivante. Il avait environ dix ans, lorsqu'un jour que nous travaillions ensemble au jardin, à quelque distance l'un de l'autre, il s'écria : « Papa, papa, voilà une mauvaise herbe qui est superbe, voyez comme elle est haute, et comme ses racines sont profondes ! »

« Ah! mon garçon, » lui répondis-je, « les mauvaises herbes ont toujours de longues racines et de longues tiges. »

« Oui, » dit-il, « je vous comprends parfaitement. »

« Arrache, mon garçon, arrache, ajoutai-je, enlève jusqu'aux racines. » Il garda le silence deux ou trois minutes, puis s'appuyant sur le manche de sa bêche, il s'écria : « Dites donc, papa, comment se propagent les mauvaises herbes ? Viennent-elles d'elles-mêmes ou des vieilles racines ? — Des vieilles racines, je suppose. — C'est ce que je croyais, dit-il. — Eh bien, mon garçon, enlève les racines. » Nous cessâmes alors notre travail pour nous conformer à la division que nous avions faite de notre temps.

Quelquefois il s'amusait à toucher le piano, ce qu'il aimait assez, mais il avait un don particulier pour le chant. Ayant beaucoup de goût et une très belle voix, il conduisit le chant du culte public pendant plusieurs années,

et il charmait l'oreille par l'expression qu'il savait donner à chaque note. Comme j'aimais moi-même beaucoup la musique , nous chantions souvent ensemble , quand nous nous trouvions seuls dans la campagne. Nous fîmes bien des milles de cette manière, chantant d'un cœur joyeux les louanges de notre Dieu.

Il était mon ami , mon confident ; il voyait mes peines et mes larmes ; il se réjouissait et s'affligeait avec moi. Je faisais cas de son jugement. J'avois été vivement contrarié par diverses circonstances , et je l'avois exprimé dans une lettre à la personne qui en était la cause. Je témoignais mon mécontentement dans des termes qui annonçaient un profond sentiment d'irritation. Samuel entra dans mon cabinet, je lui tendis ma lettre non cachetée , il la lut avec beaucoup d'attention ,

puis me la rendit en silence. « Eh bien, cher enfant, qu'en penses-tu ? — Tout ce que vous lui dites est vrai, papa, et il en mérite bien davantage ; mais à votre place je n'enverrais pas cette lettre aujourd'hui. »

Le jour suivant il me demanda si la lettre était partie. « Non, lui répondis-je. — J'espère qu'elle ne partira pas encore aujourd'hui, » ajouta-t-il.

Peu après il apprit que je l'avais brûlée. « Oh ! mon cher papa, » s'écria-t-il, « combien vous serez plus heureux en pensant que les flammes ont détruit l'expression de votre ressentiment, quelque juste qu'il pût être. »

Une autre fois, me voyant profondément affligé, et partageant ma douleur il me dit : « Ce n'est pas la cause de notre affliction, mais la disposition d'esprit dans laquelle nous la recevons qui rend la blessure plus profonde. »

Comme nous passions un soir dans la rue , des gens grossiers semblaient se moquer de nous et répéter ce que nous disions. J'en fus blessé. Il me dit sur-le-champ : « Nous ne sommes pas sûrs qu'ils aient eu l'intention de nous tourner en ridicule , et il est bien plus agréable de croire qu'ils ne l'avaient pas. S'ils ont été grossiers , ils en seront peut-être fâchés plus tard ; mais pourquoi nous punirions-nous en éprouvant de l'irritation contr'eux ? » Un jour ou deux après , nous apprîmes que leur conversation n'avait aucun rapport avec nous.

Un jour , il était encore bien jeune , il survint un orage. Je désirais profiter de la circonstance pour le prémunir contre la peur. Les coups de tonnerre se succédaient ; il faisait son possible pour se montrer brave , mais je le voyais s'approcher toujours plus de

ma chaise. Tout à coup un éclat de tonnerre ébranla toute la maison. « N'est-ce pas bien beau, mon enfant ? — Oh ! oui , oui , c'est bien beau, mais je voudrais bien que ce ne fût pas si fort ! » Il serra ses deux bras autour de mon cou , lorsqu'un autre coup de tonnerre le fit trembler. « C'est la voix de Dieu, cher enfant. — Oh, oui , papa , c'est bien beau, » dit-il, la peur l'empêchant presque de respirer, « mais je voudrais bien que Dieu ne parlât pas si fort ! »

Un jour qu'il m'avait mécontenté, je crus devoir lui témoigner mon déplaisir, et quand il me questionna sur ce qu'on ferait ce jour-là, je fus bref et réservé dans mes réponses. Une heure ou deux après le moment vint pour lui de répéter ses leçons. Il entra dans mon cabinet, et me dit : « Papa, je ne puis pas apprendre mes leçons

sans que vous m'avez pardonné. Je suis bien fâché de vous avoir offensé, et j'espère que vous me pardonneriez : je crois que cela ne m'arrivera plus. »

« Tout ce que je voulais, lui répondis-je, c'était de te faire sentir ta faute; dès que tu la reconnais, tu sais bien que nous redevenons bons amis. — Eh bien, papa, » dit-il, « donnez-moi le gage de la réconciliation et scellez-la par un baiser. » Je lui tendis la main et je l'embrassai de bien bon cœur.

« A présent, » s'écria ce cher enfant, « j'apprendrais mon latin et mon grec avec qui que ce soit, » et il s'en allait en courant.

« Attends, attends, » m'écriai-je, n'as-tu pas un Père dans les cieux ? si tu as mal fait il doit être mécontent, et il faut lui demander pardon. »

« Oh papa, » me répondit-il les larmes aux yeux, « j'ai commencé par

m'adresser à lui ; je savais que s'il n'était pas réconcilié avec moi, je ne pourrais rien faire, » et pleurant encore plus fort, il ajouta, « j'espère, oui, j'espère qu'il m'a pardonné, et à présent, je suis heureux ! »

Depuis lors il ne me causa jamais une ombre de mécontentement. Il y a aujourd'hui quelques années qu'en regardant une maison que nous faisons bâtir, et à l'occasion de laquelle nous formions bien des projets, il me dit en serrant ses petits bras autour de mon cou : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

J'éprouvai alors quelque chose d'in définissable, et que je n'oublierai jamais. Hélas, ce fut la dernière expression de ce genre que j'entendis sortir de sa bouche !

Il pensait souvent à la mort. Je l'ai vu, assis auprès de sa mère, converser

très sérieusement sur la nécessité d'aimer Dieu par dessus tout, et s'efforcer de lui prouver que le Seigneur, jaloux de sa gloire, n'approuvait aucune espèce d'idolâtrie, mais qu'il retirait à lui l'objet dont on faisait une idole, après plusieurs avertissements, ou en faisait un objet d'affliction et d'épreuve. Après avoir ainsi préparé l'esprit de sa mère à l'application qu'il voulait faire, et avec une humilité charmante, il lui dit, en jetant ses bras autour de son cou qu'il mouillait de douces larmes : « Maman, je crains bien que je sois votre idole, et comme vous êtes un enfant de Dieu, je serai séparé de vous, ou il arrivera quelque chose d'extraordinaire. » Tels étaient les sentiments qui paraissaient dominer en lui et peser sur son cœur, car la sollicitude minutieuse que sa mère témoignait pour sa santé était une grande

épreuve pour lui. Tant qu'il marchait dans le sentier du devoir il ne craignait rien pour lui-même et il lui était indifférent de vivre ou de mourir, mais il sentait vivement ce que sa mère devait éprouver. Son cœur fut souvent agité par le pressentiment de ce qui devait lui arriver, et sa manière de voir sur ce sujet se confirma à mesure qu'il comprit mieux le caractère, les lois et le gouvernement de Dieu. Cette circonstance fut souvent un objet de prière pour moi, et je répandais mon cœur devant le Seigneur avec d'abondantes larmes.

Je pourrais remplir un volume des preuves de sa piété. Il marchait continuellement dans la crainte de Dieu, et il avait une tendre affection pour son Sauveur. Il aimait la maison de Dieu et le peuple de Dieu. A l'école du dimanche il était exact et sérieux ;

il s'intéressait vivement aux ames de ses petits élèves, et leur parlait avec simplicité et affection.

J'avais presque achevé de faire construire mon école, qui devait me servir aussi provisoirement de chapelle, nous entrevoyions avec joie l'ouverture de cette maison et notre cher enfant devait parler en public pour la première fois, le premier jour de l'an. Nous avions formé bien des plans, fait bien des projets ; nous avions commencé à arranger un jardin, à l'entrée duquel il avait placé un saule pleureur, puis il vint dans mon cabinet me raconter l'histoire de cette plantation. Nous dûmes bien des choses qui faisaient allusion à ce jeune arbre, et à celui qui l'avait planté, qui étaient de nature à nous émouvoir profondément ; mais je ne l'avais jamais vu en meilleure santé. C'était un beau garçon, ro-

buste , remarquablement fort , et personne ne semblait avoir une plus grande chance de vie. Peu de jours après notre entretien à l'occasion du saule pleureur , il se plaignit de faiblesse et d'un malaise général , mais il n'y avait encore aucune apparence de danger. Le mercredi soir je fis un sermon funèbre , mais je ne lui permis pas d'y assister. A mon retour je trouvai mon cher fils gravement malade et je le portai dans son lit ; il ne pouvait pas marcher ; le mal avait fait de tels progrès qu'il commença à avoir du délire. On appela deux médecins ; ils s'accordèrent à dire qu'il n'y avait pas encore de danger. Le lendemain les symptômes empirèrent , nous fûmes alarmés , il avait à peine quelques intervalles lucides. Il nous montra du doigt la chapelle nouvellement bâtie et il nous dit : « Il y a plusieurs de-

meures dans la maison de mon Père, et je m'en vais à l'une d'elles; je n'entrerai jamais dans cette chapelle. » Alors il se mit à chanter plusieurs hymnes; se croyant à l'école, il parlait aux enfants sur son ton habituel, mais il n'avait évidemment aucune connaissance de ce qui se passait autour de lui. Pendant la nuit la fièvre ayant pris tous les caractères d'un typhus, manifesta les symptômes d'une mort prochaine, et avant la fin du jour il avait changé la terre pour le ciel.

FIN.



